CINQUIÈME ANNÉE. — N° 98 1er FEVRIER 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

ENQUÊTE SUR LE MAGNÉTISME

A propos du procès Mouroux

Les magnétiseurs de France — beaucoup plus nombreux qu'on ne se l'imagine — sont en proie à une agitation très vive. La Cour de cassation vient de condamner l'un d'entre eux. Et, de ce fait, ce n'est pas seulement leur pain à tous qui est menacé, c'est, disent-ils, « le plus puissant moyen de guérison que la nature ait mis à notre disposition qui va être enlevé à l'humanité ».

Le procès en question est le procès Mouroux. En voici brièvement l'historique.

En 1892, une sage-femme du Mans, Mme Blin, qui avait abandonné la pratique des accouchements, traitait les malades par le magnétisme humain et par l'application des aimants. Poursuivie devant le tribunal correctionnel à la requête de médecins à qui son succès avait porté ombrage, elle fut condamnée pour exercice illégal de la médecine. Elle fit appel du jugement qui la frappait et, le 28 juin 1894, la Cour d'appel d'Angers rendit un arrêt en sa faveur.

A la suite de cet acquittement, Mme Blin vit bientôt le nombre de ses malades doubler. Elle s'adjoignit un praticien de Paris, M. Ouiste; mais bientôt, s'étant mariée, elle abandonna son cabinet de consultation et M. Ouiste eut à satisfaire seul toute la clientèle qui était considérable. Il prit à son tour un aide, M. Mouroux. Celui-ci ne tarda pas à aller s'installer à Angers.

M. Mouroux eut la chance d'opérer là des guérisons désespérées. C'en était trop. Les médecins d'Angers commencèrent contre lui la campagne que les médecins du Mans avaient menée contre Mme Blin.

Seulement, pour ne pas aboutir comme leurs confrères à l'acquittement triomphal de « l'ennemi », ils prirent leurs précautions.

« A cette époque (1895-96), écrit M. H. Durville, certains tribunaux de première instance et des Cours d'appels condamnaient masseurs et magnétiseurs, tandis que d'autres les acquittaient. Il vint alors aux médecins de l'Union des syndicats médicaux de France, qui sont en rapport avec tous les syndicats de la province, l'idée de chercher dans un lieu convenable, un masseur ou un magnétiseur que l'on poursuivrait, afin de pouvoir faire trancher la question de la pratique du Massage et surtout du Magnétisme par la Cour de cassation — qui devait leur être favorable, en raison des différents arrêts qu'elle avait rendus contre le Magnétisme sous l'empire de la loi du 19 ventôse XI.

Pour arriver à cela, il fallait intenter un procès dans la juridiction d'une Cour d'appel où un magnétiseur avait déjà été acquitté ; car dans celle d'une autre, l'accusé, qui serait probablement condamné, pourrait garder sa condamnation sans faire appel ; et moins encore, sans aller jusqu'en cassation, à cause des frais que cette instance détermine. Dans ce cas, la question ne serait pas tranchée. Après de longs pourparlers entre les syndicats départementaux et ceux de Paris, il fut décidé, d'un commun accord, que la question serait posée devant la juridiction d'Angers, où le masseur ou le magnétiseur que l'on poursuivrait serait certainement acquitté. Par les résultats qu'il obtenait, Mouroux était tout désigné. Les médecins d'Angers devaient payer les frais de première instance ; les frais d'appel devaient être partagés, et ceux de Cassation supportés exclusivement par l'Union des syndicats ayant son siège à Paris. »

Le plan de campagne, ainsi arrêté, le syndicat des médecins d'Angers, en la personne du Dr Grippat, dépose contre Mouroux une plainte au Parquet. L'affaire suit son cours. Mouroux comparaît le 28 mai 1897, devant le tribunal correctionnel d'Angers. Il est acquitté. Appel est interjeté par le docteur Grippat. L'affaire revient le 23 juillet devant la Cour d'appel qui confirme le jugement de première instance.

Le docteur Grippat porte alors l'affaire à la Cour de cassation. Ne négligeant rien, pour augmenter le peu de chances qu'il avait, il insiste tant et si bien auprès du procureur général que celui-ci, de son côté, consent également à se pourvoir en cassation. En même temps, on organise une campagne de presse et de banquets. On cherche par tous les moyens à créer un état d'esprit défavorable aux magnétiseurs. Finalement, l'affaire est appelée le 27 décembre dernier à la Chambre criminelle. Et malgré un rapport très favorable de M. Dupré, l'arrêt de la Cour d'appel d'Angers est cassé, et l'affaire renvoyée devant la Cour de Rennes. J'indique seulement en passant que la Chambre criminelle était présidée par le juif Lœw,..

Tels sont les faits qui, non sans raison, causent tant d'émoi aux magnétiseurs. Je ne les discuterai pas au point de vue juridique. Ce n'est pas le lieu. C'est à un tout autre point de vue, d'ailleurs, qu'ils peuvent intéresser les lecteurs de l'*Echo*. Ils posent devant le public la question de savoir si, oui ou non, des guérisons sont possibles par la pratique du magnétisme. L'occasion est bonne pour essayer de nous faire une opinion motivée sur le sujet.

Plusieurs fois déjà nous avons eu à nous occuper ici du magnétisme et des magnétiseurs; mais nous ne l'avons fait jusqu'à présent que dans des articles isolés et conçus plutôt sous la forme de reportages pittoresques que sous la forme d'études raisonnées.

Je voudrais user aujourd'hui d'une autre méthode et tenter, avec mes lecteurs, une enquête plus approfondie et plus instructive sur le magnétisme.

Nous pourrions, dans ce but, lire et résumer les nombreux ouvrages qui ont paru sur la matière. Nous serions ainsi savants très rapidement. *Doctus cum libro*. Mais vous devez vous défier comme moi de la science uniquement acquise dans les livres. L'expérience personnelle, outre qu'elle est plus attrayante par les joies qu'elle vous cause à chaque découverte (même si c'est la lune qu'on découvre!) est aussi beaucoup plus sûre...

Je vous propose donc de faire table rase de tout ce que vous savez sur le magnétisme. J'oublie, pour ma part, tout ce que j'ai lu, vu ou entendu. J'imagine que, pour la première fois, aujourd'hui, les mots « magnétisme humain » ont frappé mon oreille, et que le désir m'est venu de me faire, par moi-même, une opinion sur ce qu'ils signifient. Et ceci admis, je vous prie de me suivre, sans vous préoccuper des malins qui riront de nos naïvetés. Nous ne savons rien, nous cherchons à savoir...

Où aller? Si vous le voulez bien, chez Mme Boivin, 23, rue Rhumkorff. Pourquoi chez Mme Boivin plutôt que chez une autre? Pour rien. Parce que ça se trouve comme ça. Parce que, cherchant par où et par qui commencer mon enquête, son nom et son adresse me sont tombés sous les yeux, par hasard.

D'ailleurs, Mme Boivin n'est pas tout à fait une inconnue pour nous. Notre ami, M. Crosnier, nous donna jadis un article sur elle. Personnellement, je ne l'avais jamais rencontrée, et c'est peut-être pour cela, après tout, que j'ai voulu commencer par elle — plutôt que par un des magnétiseurs que j'ai déjà vu opérer — pour avoir des impressions plus fraîches.

Quand j'arrive, à l'improviste, 23, rue Rhumkorff, Mme Boivin est en séance. Mme Boivin est une forte et corpulente femme qui semble débordante de santé. Elle est debout, vêtue de noir, dans un petit salon obscur. Sur les chaises rangées le long des murailles, des malades sont assis, un homme, une fillette, des femmes... Chacune d'elles a étalé sur ses genoux ou sur la chaise voisine des serviettes, des mouchoirs, des torchons... L'une a apporté une bouteille d'eau, qu'elle a débouchée et posée sur la cheminée. Sur des étagères, j'aperçois, dans la pénombre, d'autres bouteilles d'eau débouchées...

Les malades silencieux regardent les uns à terre, les autres au plafond, les autres nulle part. Ils semblent ne pas penser. Ils me donnent l'impression « qu'ils nagent dans du bien-être ». Visiblement, leurs souffrances ont subi un temps d'arrêt.

Mme Boivin est toujours debout. Elle se tourne tour à tour du côté de chacun des assistants.

Elle reste ainsi quelques instants devant lui. Elle ne parle pas. J'entends, de temps en temps, ses os craquer.

Au bout d'un quart d'heure environ, elle rompt le silence. Elle interroge ses malades. « Vous souffriez de ceci, de cela ? » La réponse est toujours affirmative. Le diagnostic de Mme Boivin est très sûr.

Je demande l'autorisation de me renseigner. J'interroge à mon tour.

Une vieille dame me dit qu'elle souffrait de partout, qu'elle pouvait à peine marcher, qu'elle se sentait *usée*. Elle est venue voir Mme Boivin et, après chaque séance, elle s'est trouvée toute ragaillardie. Quand elle se sent de nouveau faible, elle boit un verre d'eau magnétisée, et ça la remonte. Mais l'eau magnétisée ne lui donne qu'un réconfort passager. Si elle veut se retrouver gaillarde quelques jours durant, elle revient chez Mme Boivin.

Une jeune fille m'explique qu'elle avait comme un *nœud* sur l'estomac , qu'elle ne mangeait plus, qu'elle était prise de frissons. Dès qu'elle est venue rue Rhumkorff, le *nœud* s'est *dénoué*, l'appétit est revenu, les frissons ont disparu.

Un ouvrier m'avoue qu'il est épileptique, qu'il avait des attaques continuelles, jusqu'à quatre par jour. Ce que lui ordonnaient les médecins ne lui produisait aucun effet. Mme Boivin l'a presque guéri. Les attaques le reprennent à peine une fois par mois.

Une femme entre deux âges souffrait de maux de reins, *en long*. Ils ont disparu.

Tous s'accordent à dire que lorsqu'ils sont chez Mme Boivin, ils ont la sensation d'être dans une atmosphère particulière, plus douce, et que, lorsque d'une main légère, en les effleurant à peine, elle leur fait des passes ils éprouvent très nettement une sensation de chaleur, de dégagement, de quelque chose qui manquait et qui revient.

L'épileptique ajoute que, chez lui, il retrouve cette sensation en se couvrant la tête de linge magnétisé.

La séance terminée, j'ai demandé à Mme Boivin comment elle s'expliquait l'effet qu'elle produisait sur ses malades. Elle m'a répondu d'une façon très simpliste. Elle croit que les « bons esprits », les esprits des « philosophes », viennent à son appel, et que c'est leur influence qui opère. Elle n'en sait pas plus. D'ailleurs, elle ne cherche pas à en savoir davantage. Elle a le don de soulager ceux qui souffrent. Elle en use. Peu importe la manière dont on fait le bien, pourvu qu'on le fasse...

Mais moi je me suis demandé si, partant des seules constatations faites pendant la séance, on ne pourrait pas expliquer, autrement que par l'intervention des esprits des philosophes, la guérison ou tout au moins l'impression particulière de bien-être que Mme Boivin donne à ses malades.

Cette impression, ils l'éprouvent, dès qu'ils entrent dans l'appartement. Ne faudrait-il pas en conclure que Mme Boivin, comme un foyer qui dégage du calorique, ou comme une fleur qui dégage un parfum, produit une sorte de fluide qui imprègne l'air et les choses ? Cela ne serait pas, au fond, pour nous surprendre — surtout si nous nous souvenons que nos observations sur les médiums nous ont jadis amenés à les comparer à des piles vivantes fournissant une électricité spéciale, très analogue dans certaines de ses propriétés avec l'autre...

Et cela admis, quoi d'illogique à supposer que la sensation « de quelque chose qui manquait et qui revient » éprouvée par les malades soit justement le résultat de l'absorption par leur organisme, en vertu de ce vieil adage *natura abhorret vacuum*, de ce fluide émané de la magnétiseuse ?

J'entends l'objection : « Les malades sont tout bonnement de braves gens qui s'autosuggestionnent. » Cela n'est pas prouvé. En tout cas, il y a un moyen de s'en convaincre. L'eau magnétisée, elle, ne peut s'autosuggestionner. Or, si elle a des propriétés que l'eau non magnétisée n'a pas, il faudra bien en inférer que quelque chose de *réel* se dégage du magnétiseur — et que, partant, tout n'est pas illusion dans les sensations qu'éprouvent les magnétisés. Nous ferons cette expérience la prochaine fois...

Ce que nous devons retenir de cette première étude, c'est qu'il ne faut pas confondre *hypnotisme* et *magnétisme*. L'hypnotiseur agit par la puissance de sa volonté sur une volonté moins forte. Ce n'est pas cela du tout que fait le magnétiseur. Il ne cherche pas à agir sur la volonté du patient. Il agit, pour ainsi dire sans effort, sur les sens, sur l'organisme du malade. L'hypnotisme est d'ordre psychique. Le magnétisme semblerait plutôt d'ordre exclusivement physique.

GASTON MERY.

Horoscope d'Edouard VII Roi d'Angleterre

Nativité

Albert Edouard VII, qui vient d'hériter de la couronne d'Angleterre, est aujourd'hui âgé de 59 ans révolus.

Le signe qui a présidé à la naissance de ce prince lui a conféré un tempérament qui, sous des apparences souvent froides, cache un amour immodéré des plaisirs de toute nature ; la colère, souvent lente à s'émouvoir, n'en est pas moins suivie de désirs de vengeance qui se conservent longtemps.

Les aptitudes sont ordinaires et sans tendances relevées, et les notions du bien et du mal ne sont pas très définies.

Le signe de naissance et les aspects planétaires annoncent de fréquents déplacements et des voyages nombreux, marqués par des dangers de fer, feu et de grands quadrupèdes, avec une protection très efficace de Jupiter, et les faits accomplis jusqu'à ce jour ont prouvé la véracité de ces présages.

En effet : en 1860, le prince de Galles manque d'être assassiné à New-York, par un matelot, aliéné dit-on ; en 1868, chassant à Compiègne, il est précipité du haut de sa monture ; en Irlande, sa vie est plusieurs fois menacée par les partisans de l'indépendance de ce pays ; enfin, en 1900, à Bruxelles, le jeune Sipido lui tire un coup de revolver.

Les planètes disent également que ce prince aura de violentes tendances à fréquenter et même à former des associations avec des gens peu scrupuleux et quelquefois de conditions inférieures, dont il sera amené à *subir la volonté*.

Les autres dangers à redouter sont les maladies de tête, d'estomac, les fièvres (il a eu la fièvre typhoïde), ainsi que les maux provenant d'excès.

Lorsque Saturne entrera dans le signe des Poissons, la vie de ce prince sera troublée par des maladies, des querelles, avec des proches, des familiers et des gens puissants sur la terre.

Année 1901

En cette année, le Soleil rentre de nouveau dans le signe qu'il occupait en nativité ; c'est l'indice pour les gens haut placés de la plus haute ascension de fortune à laquelle ils puissent prétendre, mais cette planète est frappée de l'opposition de Mars, ce qui indique que cette élévation sera la cause de périls imprévus et d'inimitiés puissantes. Jupiter, par sa position dans le thème, annonce également élévation, gains fortuits, etc., mais avec des querelles, des discordes, des inimitiés avec les proches, les familiers, les femmes, les puissants et certaines classes de peuples.

Il y a également une menace assez caractéristique de pertes de biens et de tribulations, en partie neutralisée par de bons aspects.

Dans le thème de révolution se trouvent les mêmes aspects relatifs aux *liaisons mauvaises*, et il y a de plus une *accentuation plus prononcée encore à subir en quelque sorte une pression sur la volonté de la part de certaines gens, ce qui indique que le roi d'Angleterre ne possédera pas son libre arbitre dans la direction de certaines affaires du royaume.*

Les dangers donnés par le thème de révolution sont les mêmes que ceux de la nativité.

Le nombre dynastique VII se rapporte au VIIe arcane majeur, *Le Trône d'Osiris.* Sur un char, couronné d'un dais que supportent quatre colonnes, se tient un guerrier couvert d'une cuirasse et armé d'un *Glaive* et d'un *Sceptre*. Le guerrier est couronné d'un cercle d'or. Dans le thème de révolution, le *Glaive* et le *Sceptre* sont frappés *d'aspects maléfiques*, indice que ces deux puissances seront mises au service de causes mauvaises.

La maxime de cet arcane est celle-ci :

« La puissance est l'apanage des penseurs et de ceux qui marchent armés non seulement du Glaive et du Sceptre, mais encore de la lumière de l'esprit. Tu pourras vaincre et triompher des obstacles si tu te sers du pouvoir selon ton *droit*, mais en observant toujours ton *devoir*. »

Comme nous n'avons pu nous procurer l'heure absolument exacte de la naissance du roi d'Angleterre, nous ne pouvons préciser davantage les présages, mais nous érigerons un nouveau thème basé sur l'heure du sacre, et ce thème nous servira non seulement à obtenir des détails sur le règne du nouveau roi, mais encore sur les destinées de la Grande-Bretagne pendant ce règne ».

VANKI.

LES PUISSANCES MYSTÉRIEUSES autour de Victoria

Toutes les maisons royales ont leur Dame blanche, la terrible inconnue qui vient, au jour fixé par la Providence, faire aux grands de ce monde le signe impérieux. Celle des Hohenzollern a grande réputation et les légendes sur elle sont nombreuses. La cour d'An-

gleterre, moins sensible à ces terreurs, n'en est cependant pas tout à fait exempte — à cette différence près que la Dame blanche en Angleterre est noire.

Elle est apparue à Windsor, il y a quatre ans, à un officier de service. On prétend que c'est l'ombre de la fille d'Henri VIII, la reine Elisabeth elle-même. La sinistre apparition est un signe de mort et de calamités. Quand la princesse Béatrice apprit sa visite, elle changea son appartement pour un autre où elle s'imaginait être mieux en sûreté. Peu de temps après cette apparition éclatait la guerre du Transvaal. On a revu la Dame noire en 1899 : et la reine vient de mourir.

On n'est pas forcé de croire que les esprits inquiets n'ont pas été abusés. La Dame blanche est peut-être faite de la fièvre nationale. Elle se montre moins souvent quand les souverains sont à l'agonie, que lorsque les peuples supposent qu'ils y sont.

Le chiffre 9.

Mais ce qui est à remarquer, c'est la fatalité du chiffre 9. Elle est telle qu'on écrivait, dans une note datée de 1893, qu'il pouvait être l'emblème de la maison d'Angleterre.

Un sujet de Sa Majesté britannique, à cette époque, publia un opuscule dans lequel il rappelait que le duc de Kent, père de la reine, faisait partie d'une famille de neuf enfants, que la reine Victoria est la neuvième souveraine d'Angleterre depuis la révolution de 1688 ; qu'elle est née en 1819, qu'elle est montée sur le trône en 1837 ($1+8+3+7=19$), alors qu'elle était âgée de dix neuf ans.

Elle a eu neuf enfants ; l'aîné des fils est né le 9 novembre, et le prince de Galles épousa la fille de Christian IX, de Danemark, laquelle avait alors dix-neuf ans.

C'est un samedi — un 19 — encore un neuf, que la reine est frappée à mort d'une attaque de paralysie. Et elle meurt à quatre-vingt-un ans : $8+1=9$.

Les amoureux du merveilleux verront là une série d'extraordinaires coïncidences.

Le mois de janvier est funeste aussi.

Le mois de janvier a toujours été fatal pour les membres de la famille de la reine :

Son grand-père, George III, mourut en janvier 1820.

Son père, le duc de Kent, le même mois de la même année.

Son oncle, Frédéric, duc d'York, en janvier 1827.

Sa tante, la princesse Elisabeth, landgravine de Hesse-Hambourg, en janvier 1840.

Son petit-fils, le duc de Clarence, en janvier 1892.

Son gendre, le prince de Battenberg, époux de la princesse Béatrix, en janvier 1896.

A son tour, la reine Victoria meurt en janvier.

Elle n'est pas la première souveraine qui, d'ailleurs, trépasse en ce mois.

Henri VIII, en 1548, meurt en janvier.

C'est aussi en janvier qu'avec l'aide du bourreau, meurt Charles Ier.

Deux princes, qui auraient occupé le trône sans la Révolution de 1688, le vieux prétendant ou chevalier de Saint-George, fils de Jacques II, en janvier 1766, et le jeune ou Charles-Edouard, fils de Jacques III, en janvier 1788.

L'oracle de la pythonisse

Les particularités qui ont frappé les mystologues, comme le rôle bizarre du chiffre 9 et du mois de janvier dans les deuils à la cour d'Angleterre, ont laissé la reine insensible. Jamais femme n'eut l'esprit moins enclin à la superstition. Positive, elle n'attachait aucune importance aux prétendues merveilles du spiritisme, du magnétisme et de la double vue. Elle n'y croyait point. Elle se plaisait même à railler les personnes de sa famille et de son entourage qui versaient dans ces sciences hasardeuses.

Elle plaisantait surtout sa petite-fille, la princesse Béatrice de Battenberg, qui fréquentait assidûment une chiromancienne et qui ne cessait de raconter à son oncle, avec un enthousiasme et une foi juvéniles, les prodiges opérés par cette pythonisse.

Un jour pourtant, vers 1895, la reine, cédant à la curiosité, se laissa conduire chez cette femme ; puis, par manière de jeu, elle présenta à l'inspection de la chiromancienne les lignes augustes de sa main royale et la pria de lui révéler l'avenir. Après une minute d'examen attentif, la pythonisse déclara qu'elle pouvait faire connaître à la reine trois choses : 1° que la dernière année du siècle, l'Angleterre se verrait engagée dans une guerre sanglante ; 2° que la succession du duché de Saxe-Cobourg ne s'opérerait point en ligne directe ; 3° que le jour où Sa Majesté serait atteinte d'influenza, sa santé ne se remettrait point des suites de cette maladie.

L'événement a justifié les deux premières de ces trois prophéties.

Pour la dernière, il est bien difficile de dire que la pythonisse a eu la clarté de l'avenir : l'influenza reste bien étrangère, semble-t-il, au mal auquel la reine a succombé.

C'est tout ce qui entre de merveilleux dans l'histoire de la reine Victoria.

(*L'Eclair*).

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *La réalité physiologique des Satyres.*

Nous avons réservé pour un article spécial, les deux rencontres singulières que fit saint Antoine en traversant le désert pour aller rendre les derniers devoirs à l'ermite Paul. Il aperçoit d'abord un centaure, qui s'enfuit à son approche.

« Etonné de ce qu'il venait de voir, — dit saint Jérôme, dans sa *Vie de saint Paul l'Hermite*, — Antoine

continue son chemin, et tout à coup il voit, entre les rochers de la vallée, un homme de petite taille, aux naseaux recourbés, au front garni de cornes et aux pieds de chèvre. Antoine, terrifié, recourt au bouclier de la foi et s'apprête à combattre. Cependant, l'animal lui offrait une palme avec ses fruits, en signe de paix.

« Alors Antoine avance et, lui ayant demandé qui il était, en reçoit cette réponse : « Je suis *mortel*, et l'un des habitants de ce désert que les païens, plongés dans l'erreur, adorent sous le nom de faunes, de satyres et d'incubes. Je suis envoyé vers vous par mes frères, qui vous prient d'intercéder pour nous près de notre maître commun, dont nous avons appris la venue sur la terre pour le salut du monde. »

« En entendant ces choses, le saint homme était ravi de joie et son visage était baigné de larmes ; il se réjouissait de la gloire du Christ et de la défaite de Satan, puis, frappant la terre de son bâton :

« — Malheur à toi! s'écria-t-il ; malheur à toi. Alexandrie, ville prostituée, réceptacle de tous les démons de l'univers ; à toi qui adores de tels monstres à la place de ton Dieu ! Que diras-tu, maintenant que les *bêtes* parlent du Christ ? »

Il n'avait pas achevé ces paroles que l'être mystérieux s'enfuit avee une excessive vélocité.

Tel est l'extraordinaire récit de saint Jérôme. Malgré l'autorité de ce grand nom, les biographes évitent cette histoire et un ecclésiastique, à moins qu'il soit ou très simple ou fort intelligent, n'en parlera pas volontiers, tant elle paraît incroyable. Y eut-il vraiment des satyres et des faunes? A-t-on pu en voir en plein jour, en toucher? Nous avons peine à l'admettre, et pourtant, rien ne paraît plus certain.

Saint Jérôme avait prévu, du reste, l'incrédulité qu'inspirerait son récit, et il a soin d'ajouter :

« Si quelqu'un prend scandale de cette histoire, faute de pouvoir y croire, qu'il sache bien que *le monde entier pourrait lui attester* ce que j'affirme, à savoir que, sous le règne de Constance, un *homme de la même espèce* fut amené vivant à Alexandrie, y fut donné en spectacle à toute la ville, mais que, la mort étant survenue, son cadavre fut *salé* à cause des grandes chaleurs de l'été et apporté ainsi à Antioche, afin que l'empereur pût le voir. » (*Vie de saint Paul l'Hermite*, ch. VII.)

Tant s'en faut que le témoignage de saint Gérôme soit le seul en faveur de l'existence réelle des satyres. Plutarque nous raconte (Vie de Sylla) qu'au nymphœum d'Apollonie on prit un satyre endormi, et tel que les poètes nous les représentent. On le mena à Sylla, qui traversait ce lieu, se rendant à Dyrrachium, où il allait s'embarquer pour rejoindre ses douze cents vaisseaux. Interrogé sur ce qu'il était, le satyre répondit avec beaucoup de peine et l'on ne comprit pas ses paroles. Sylla, stupéfait, le fit ôter de sa présence, comme un monstre que l'on ne pouvait voir sans horreur.

Pline, Pausanias, Strabon, Diodore de Sicile, Elien, ont parlé des montagnes de l'Inde et des îles appelées Satyrides en raison de ces animaux à face d'homme et à queue de cheval. Pausanias, qui prétend connaître parfaitement la question (*ut aliquid certius quam ab aliis traditum sit*) les range sans hésiter parmi les hommes.

Le jésuite Scott, dans ses *Mirabilia naturæ*, rapporte, d'après Albert le Grand, qu'on avait pris, du temps de ce grand homme, dans les forêts de la Saxe, un couple de semblables monstres. La femelle mourut sous la dent des chiens ; le mâle parlait, quoique malaisément, d'une voix grêle comme celle d'une chèvre, mais sans suite dans les idées.

Mirville rappelle encore qu'en 1599, le maréchal de Beaumanoir chassant dans une forêt du Maine, ses gens lui amenèrent un « homme » qu'ils avaient trouvé endormi dans un buisson et dont la figure était très singulière : il avait au haut du front deux cornes faites et placées comme celles d'un bélier ; il était chauve, et, au bas de son menton, flottait une barbiche rousse, telle qu'on dépeint celle des satyres. Il conçut tant de chagrin de se voir promener de foire en foire qu'il mourut au bout de trois mois. On l'enterra dans le cimetière de saint Côme.

Pour compléter ces citations, il faudrait puiser largement dans les récits des missionnaires et voyageurs. Et je veux bien qu'il y ait eu beaucoup de singes ou de sauvages simiformes parmi les onocentaures velus et hommes à queue rencontrés par eux. Mais ces sauvages simiformes soulèvent déjà un curieux problème. On a prétendu les expliquer par les habitudes bestiales de l'Antiquité contre lesquelles la Bible ne cesse de tonner et que le Zohar, d'ailleurs, atteste et déplore de même, ainsi que les sages païens.

Sainte Hildegarde, divinement inspirée, s'exprime ainsi : « Homines pulchram formam rationalitatis suæ mutantes, sese bestiis admiscebant et *quod sit generasbatur*, si homini magis quam bruto animali assimilaretur illud odio habentes negligebant ; si vero magis formam bruti animalis quam formam hominis haberet, osculo dilectionis amplectebantur... Quidam autem *pauci* naturam suam humanam gustantes, nec sepecoribus commiscentes, in natura sua recte et sobrié vivebant. » *Lib. div. op.* par. III. On sait que Pausanias attribue à des unions de ce genre les sylvains, égypans, centaures, etc.

Mais c'est bien simplifier le problème que de le réduire à une question de dégénérescence.

George Malet.

Un retard de la poste nous prive aujourd'hui de l'article de notre correspondant de Corse sur les Apparitions de Campitello.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Saint François d'Assise

Saint François d'Assise est le plus sublime visionnaire de la foi.

Saint Thomas, dans le chant XIe du *Paradis*, dit à Dante : « Je ne te parlerai que d'un seul ! » Et c'est de Saint François d'Assise qu'il va l'entretenir. Et il lui dit : « Entre le Tupino et cette onde qui tombe de la colline où le bienheureux Ubald avait choisi son séjour au pied d'une haute montagne qui, suivant la direction des vents, envoie à Pérouse, vers la porte du soleil, la chaleur ou le froid, à l'opposé de Nocera et de Gualdo si mal situés ; sur cette côte, dans la partie où la pente est plus douce, naquit au monde un soleil semblable à celui où je suis maintenant. Ce soleil était au commencement de sa carrière ; déjà il montrait à la terre l'éclat de sa haute vertu !»

C'est qu'en effet, si l'on tient compte de la douceur de saint François, de son humilité, de son désir de pauvreté, et, en même temps de sa grandeur d'âme et de sa soif de l'amour de Dieu, nul homme, dans aucun temps, ne peut lui être comparé. On sait, du reste, que d'une façon fortuite d'abord, et ensuite très consciemment, sa vie, en ses étapes principales, fut copiée sur celle de Jésus, et qu'elle en a l'harmonie et la grandeur.

Son âme privilégiée fut d'abord tentée par le mal ; mais des angoisses spirituelles et des rêveries extatiques le ravissent au monde, et il se donne définitivement à Dieu, sans partage. Son père, Bernadone, désolé de le voir faire à tous des largesses sans but, pour le seul plaisir de donner, en avertit l'évêque d'Assise, dans l'espoir que celui-ci lui fera des réprimandes ; mais le pontife, au contraire, l'encourage dans ses projets, et l'exhorte simplement à mettre en Dieu tout son espoir et toute sa confiance. Alors, le jeune homme se dépouille de ses plus riches vêtements, et les jette aux pieds de l'évêque en disant : « Jusqu'à présent, j'ai appelé Bernadone mon père ; désormais, je puis dire hardiment : « Notre Père, qui êtes aux cieux ! »

C'est ici que commence sa vie extatique. Une caverne solitaire lui sert de retraite. Il a la vision continuelle de Jésus, en priant. Pour se sanctifier, il va servir les lépreux et panser leurs plaies. Et pourvivre simplement, il mendie.

Mais, comme Jésus, il faut prêcher la pénitence ; et par sa douceur, par sa persuasion, par sa bonté, il convainc si bien le peuple que bientôt des disciples — douze, ainsi que les apôtres du Christ, — entrent avec lui dans la mortification et dans la sainteté.

Il faut lire dans les *Fioretti* toutes les vicissitudes de saint François et de ses compagnons. Il y a, en ces cœurs, simples et bons, un tel oubli de soi, un tel élan vers le Dieu de leur conscience, qu'on croit voir revivre, avec la différence des temps, Jésus accompagné de ses apôtres, marchant, rêvant et enseignant la multitude sur les bords des lacs bleus, et dans les champs dorés, où, déjà, l'on a jeté la bonne semence.

Et quelles leçons d'humilité saint François donne à ses frères ! En récompense, pour enrichir leur pauvreté volontaire et adoucir leurs mortifications, Jésus leur apparaît en des visions constantes, et c'est de ces extases et de ces visions que sont illuminés les merveilleux chapitres des *Fioretti*.

« Dans les commencements de son ordre, est-il dit au chapitre XIVe, un jour que saint François se trouvait avec ses compagnons pour s'entretenir des choses de Dieu, pressé par un mouvement de ferveur, il commanda à l'un d'eux, au nom de Dieu, de parler du ciel et de dire ce que l'Esprit-Saint lui inspirerait. Le frère obéit et se mit à parler avec une onction merveilleuse ; mais bientôt le saint lui impose silence et ordonne à un second de parler à son tour. Celui-ci obéit également, et parle de Dieu avec une science admirable. Saint François l'arrête aussi et commande la même chose à un troisième qui se mit à parler avec tant de profondeur que le saint eut bientôt la certitude que, comme les autres, il était inspiré par l'Esprit-Saint. Une apparition merveilleuse vint le confirmer dans cette pensée. Au milieu de l'entretien, on vit apparaître le Christ sous la forme d'un beau jeune homme ; il bénit les frères et les remplit tous d'une si grande abondance de grâces et de tant de douceurs qu'ils en demeurèrent tout hors d'eux-mêmes, tombèrent comme morts et devinrent entièrement insensibles à toute impression extérieure. Lorsqu'il fut revenu à lui, saint François dit à ses compagnons : « O mes bien-aimés frères ! remerciez Dieu qui a daigné révéler les trésors de la divine sagesse par l'organe des simples ; c'est lui qui ouvre la bouche aux morts et qui met la science sur les lèvres des ignorants. »

Saint François qui avait, comme le Christ, jeûné

quarante jours dans une île du lac de Pérouse, continua sa prédication hors de l'Italie ; et la France, l'Espagne, la Navarre, les côtes du Nil et du Jourdain entendirent sa voix de croyant exalter constamment la pénitence, la justice et la bonté.

Mais où est le sublime de sa vie, c'est lorsque, monté sur la montagne de l'Alverne avec quelques-uns de ses compagnons, il a le désir intense, absolu, définitif, de souffrir lui-même la passion de Jésus, et de sortir sanglant de ce martyre comme son divin Maître, Il se fait, en effet, apporter l'Evangile, et comme si Dieu voulait exaucer sa prière, le Livre ouvert trois fois par le frère Léon, trois fois mit sous les yeux du Saint le récit de la Passion. Il se sentait donc en communion réelle avec son Dieu. Et le lendemain, au lever du soleil, en se tournant vers l'Orient, il s'écria : « O mon Sauveur Jésus-Christ! je vous en prie, accordez-moi deux grâces avant ma mort : faites que je ressente, autant qu'il est possible, dans mon âme et dans mon corps, cette douleur que vous avez éprouvée, ô mon doux Seigneur ! à l'heure de votre cruelle Passion ; et puis, que je ressente aussi, autant que le peut une créature, cet amour excessif qui vous embrasait, vous, le Fils de Dieu, et qui vous a porté à souffrir volontiers pour nous, pauvres pécheurs, tant d'horribles tourments ! »

Saint François demeura longtemps en prière, et sa ferveur était si grande qu'il se sentait détaché du sol, quand soudain un chérubin à six ailes de feu descendit vers lui, et découvrit, sous deux de ses ailes, la figure du Crucifié. Saint François était dans l'extase, et, en cette vision surhumaine, il désirait avec tant d'ardeur la réalisation de sa prière que, revenu à lui, il avait, *en réalité*, les clous aux pieds, les clous aux mains, et au flanc la large plaie de la lance du centurion.

Et c'est le couronnement définitif et quasi divin de saint François « dont la vie admirable, dit Dante, se chanterait mieux parmi les gloires du Ciel. »

EMILE MARIOTTE.

Graphologie et Chiromancie comparées
(SUITE)

Nous allons examiner en détail les écritures qui vous ont été distribuées et les deux mains qui sont sur ce tableau et qui correspondent aux écritures.

La première de celles-ci (fig.1), haute, large, espacée, porte toutes les caractéristiques de l'ambition, de la largeur des idées, du mépris de toute mesquinerie, mais aussi de la prodigalité presque gaspilleuse.

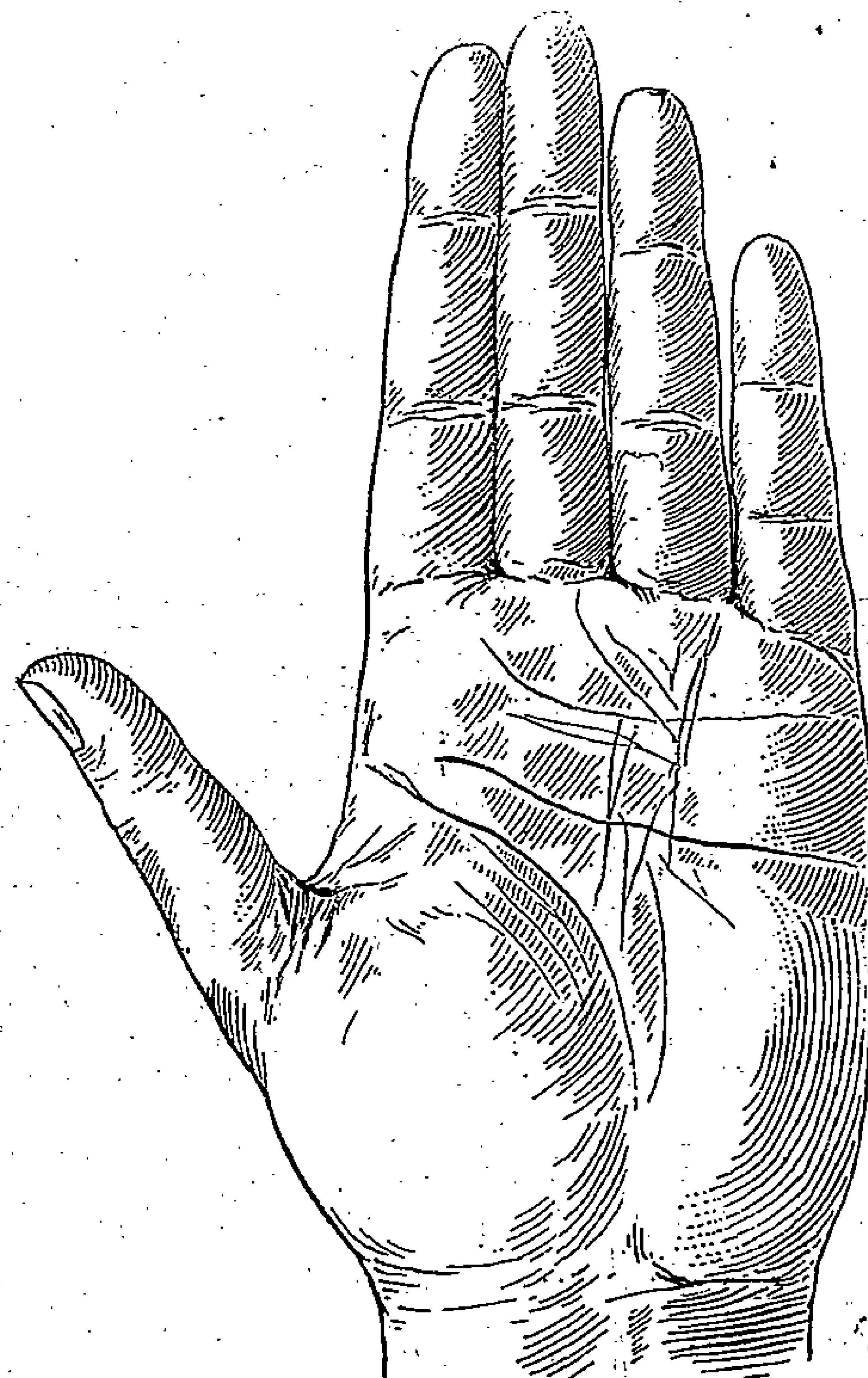


Fig. 1.

Réponse vite S. V. P.

Ma Mignonne,

Que de temps sans rien savoir de vous ! Serez vous assez gentille pour venir Lundi déjeuner. — Nous ferons ensuite

Fig. 1 (écriture réduite).

Nous retrouvons les mêmes signes dans l'élévation du deuxième doigt de la main, dans la forme pointue de tous les doigts, légèrement rejetés en arrière.

Le second doigt nous fournit encore une indication précieuse : il donne toujours, quant il affecte cette forme, et le goût du luxe, du confortable, et l'amour de la dépense jusqu'à l'exagération.

Seulement hélas ! cette dépense n'est pas de la générosité.

Regardez cette ligne de tête qui barre la main tout entière, signe de positivisme, d'amour de soi presque exclusif.

Regardez en même temps les crochets qui terminent les grandes lettres (fig. 1), ils semblent vouloir absorber en eux toute chose environnante.

Au point de vue de la personnalité du sujet, l'imagination, le caprice se retrouvent dans l'ensemble mouvementé des lettres, dans la hauteur des hampes et dans l'élévation du bas de la main.

La femme qui a écrit ces lignes était une jolie femme, douée d'un charme irrésistible. Son existence a été très brillante et mouvementée et l'amour en a été la grande base. J'entends l'amour qui donne la protection des hommes.

Les crochets absorbants des mots nous ont appris qu'elle se méfiait de tout ce qui pouvait ressembler à un abandon, à un oubli de ses intérêts ; par conséquent, l'amour étant une gêne, elle se serait bien gardée de s'éprendre sérieusement !

Mais que de fois son cerveau imaginatif, brillant, attiré vers la poésie, lui a fait prendre pour de l'amour des caprices de quelques instants !

La main allongée, fine, aristocratique, sûrement très souple, en est l'indice.

Ces mains amènent la recherche de l'élégance, du joli, de l'harmonie. Elles sont éprises d'art et de grâce et sont toujours sincères dans leurs emballements. Mais que ces emballements sont de rapide durée !... Et avec quelle désinvolture elles rejettent tout ce qui a cessé de leur plaire ou ce qui, après réflexion, ne peut être utile à leurs intérêts !

L'élévation des hampes des lettres bouclées représente les mêmes signes.

Cependant n'oublions pas — et la forme des *n* ressemblant à des *u* nous le prouve — que cette créature était une charmeuse et que sa bienveillance était exquise.

Pas d'angulosités dans l'écriture, pas trop de petites lignes inutiles dans la main.

Une intelligence très ardente, très enthousiaste, douée cependant de moins de diplomatie qu'on ne le pourriat croire. Voyez combien les dernières lettres des mots sont égales en hauteur aux premières pour ne pas dire grossissantes. Ceci est le contraire de la finesse.

Cette jeune femme a dû parfois avoir des naïvetés inattendues, des instants même d'étourderie irréfléchie, d'imprudence qui ont nui certainement à ses intérêts dont elle était pourtant si soucieuse.

L'équivalence de ce signe se retrouve dans les doigts lisses, entièrement dépourvus de nœuds. Remarquez cependant, après le mot *déjeûner*, un léger trait qui suit le point. Réflexion venue après coup, réflexion acquise par l'expérience de la vie, mais ne

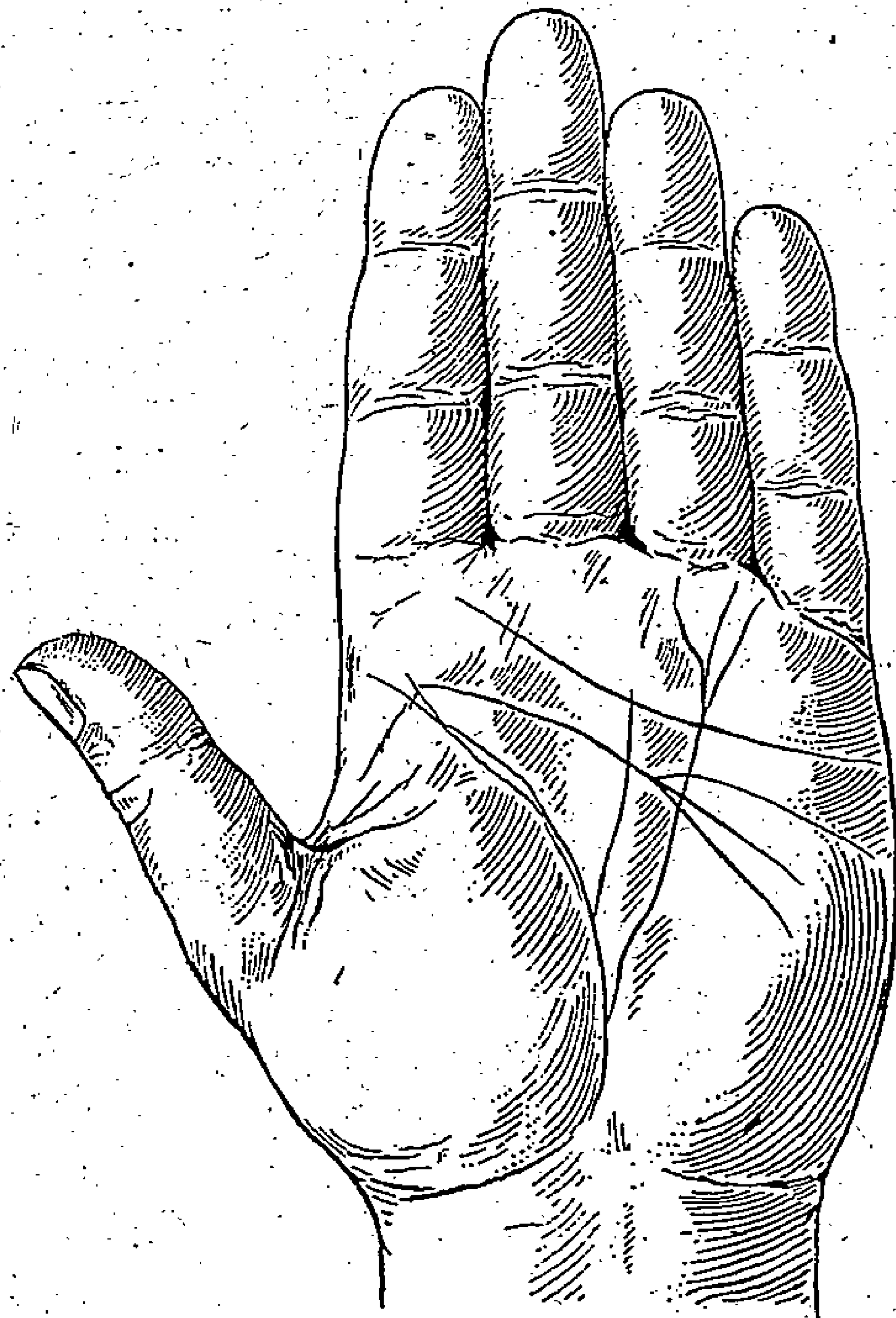


Fig. 2.

Madame
Je vais vous envoie un Carton
a dessin pour le transport
de Votre paravent je vous
serai obligé quand vous
me le renverrez de me faire

Fig. 2 (écriture réduite).

corrigeant, hélas ! que beaucoup plus tard les emballements de la première minute.

La ligne de destinée souvent heurtée, cassée à plu-

sieurs reprises, témoigne d'un nombre infini de projets abandonnés ensuite, de mauvaises directions qu'on essaie de corriger, mais en vain.

L'inégalité dans la liaison des lettres est le signe correspondant. L'*i* et le *g* de *mignonne* sont presque détachés et les autres lettres se tiennent.

On peut conclure que cette jeune femme a eu beaucoup d'aventures dans sa vie. Que de voyages à la recherche d'un idéal et d'un bonheur introuvables !

D'ailleurs, j'ai su récemment, et c'est pourquoi j'ai mis sans hésiter cet exemple devant vos yeux, que cette jeune femme, âgée de 31 ans, est morte tragiquement à la suite d'un drame passionnel que mes conseils n'ont pu éviter.

Pour faire contraste, nous allons prendre l'écriture nº 2 et la main (fig. 2) qui correspond à elle. Cette écriture et cette main appartiennent à un étranger qui m'a autorisée à m'en servir.

Les caractères de l'écriture, nets, égaux, témoignent d'une grande énergie et d'une combativité intenses.

Voyez cette main large, carrée, très ouverte, dont le revers est plein et net. Signes certains de courage, de mépris du danger.

Deux personnalités, d'ailleurs, m'apparaissent très distinctes.

Celle de l'homme officiel et celle de l'homme intime.

Le premier est un actif, un être de volonté. Ses décisions doivent être rapides, imposées avec autorité. On en trouve les signes dans la netteté des lettres qui sont presque lithographiées.

La synthèse, la vue d'ensemble des choses, le mépris du détail et de l'analyse, se retrouvent dans les lettres détachées et dans les doigts de grandeur moyenne de forme carrée.

La ligne de tête terminée par deux rameaux est le signe de la lucidité de l'esprit,

Voyez maintenant l'élégance des lettres dont quelques-unes affectent des formes typographiques et comparez cette élégance à la belle ligne qui creuse un sillon sous le quatrième doigt : goût des arts très cultivé.

Voilà l'homme extérieur, autoritaire, un peu cassant, d'intelligence lucide et claire, aimant et cultivant les choses d'art.

Reste l'homme intime, qui se révèle de façon inattendue et différente. Voyez l'inclinaison des lettres, l'absence des barres de *t*. Cet autoritaire doit dépouiller tout sens dominateur devant un être aimé. D'ailleurs, la ligne de cœur, chargée de rameaux, nous dit encore sensibilité extrême, absence de volonté devant une influence de tendresse. Cet homme doit avoir des passions violentes, exclusives, un peu jalouses, mais dépourvues de méfiance. Et si, pour tirer une déduction des faits de cet ensemble d'aptitudes j'interroge la ligne de destinée qui est le résumé de notre existence, je trouve une interruption soudaine à la hauteur de la ligne de cœur. Une passion malheureuse a amené un arrêt de l'harmonie dans l'existence. Situation perdue en partie, impossibilité à s'attacher désormais à quoi que ce soit.

Ces exemples pourraient se multiplier à l'infini, mais j'ose espérer que ceux que je viens de vous citer suffiront à développer dans vos esprits cette conviction que des liens étroits unissent la graphologie à la chiromancie. C'est d'ailleurs un point que je me propose d'éclaircir dans une prochaine conférence d'une façon plus spéciale. J'insisterai sur la corrélation qu'il y a entre ce geste qu'est l'écriture et la main qui produit ce geste. J'ai surtout voulu aujourd'hui vous donner quelques notions sur ces deux sciences prises isolément. Je me permets de les appeler « sciences » bien que je ne conteste point, comme vous avez pu le remarquer, quel rôle important l'intuition vient jouer dans ces deux manifestations du caractère et du tempérament de chacun de nous.

Je souhaite d'avoir eu la chance de vous convaincre.

Puissé-je tout au moins avoir su retenir, sans la fatiguer, votre bienveillante attention.

Je serai heureuse si ceux-là même que je n'ai pu gagner à mes idées, sortent d'ici persuadés de ma conviction personnelle.

C'est la force même de cette conviction qui m'a amenée à vous parler aujourd'hui sur un sujet qui si vivement me passionne.

C'est elle aussi qui me servira d'excuse pour avoir, trop longtemps peut-être, abusé de vos instants.

FRAYA.

La Dame blanche de Stockholm

(*Correspondance particulière de l'*ECHO DU MERVEILLEUX)

Stockholm, janvier 1901.

On sait que les Hohenzollern prétendent que leur famille est quelquefois visitée par un fantôme dont l'apparition a toujours été l'annonce d'un malheur. Ce fantôme, une Dame blanche, se montra dans le château royal en 1806, quelques jours avant la bataille de Saalfeld, perdue par les Prussiens, et où périt un prince de la famille régnante de Prusse.

Quelques détails relatifs à ce phénomène ont été publiés par l'auteur de ces lignes en 1893, dans la *Libre Parole illustrée*, vers le mois de juin ou de juillet.

Mais on ignorait que la maison régnante de Suède eût aussi sa Dame blanche dont l'apparition est, comme chez les Hohenzollern, l'annonce d'un deuil imminent. Cette mystérieuse particularité nous est révélée par le pasteur suédois Wadstrœm, dans un volume de *Souvenirs* paru tout récemment. Le pasteur tient le récit du fait qu'on va lire de la princesse Eugénie, sœur du roi Oscar, morte il y a quelques années, et qui s'exprima dans les termes suivants :

* * *

Vers la fin du mois de mars 1871, peu de temps avant la mort de la reine Lovisa, j'avais passé une soirée auprès de ma mère, la reine-douairière Josefina. Nous étions l'une et l'autre très heureuses de la bonne tournure que la maladie de la reine semblait avoir prise, car les médecins venaient de nous donner les meilleures espérances de guérison prochaine. Il était déjà tard ; je me disposais à souhaiter une bonne nuit à ma mère et à me retirer dans mes appartements, quand le camérier de service nous annonça qu'un grand incendie venait de se déclarer non loin du château. Ma mère me demanda si je voulais l'accompagner dans la grande galerie d'où l'on pouvait apercevoir le feu. Un domestique nous précéda pour faire de la lumière dans les appartements que nous devions traverser et nous nous rendîmes dans la grande galerie où nous contemplâmes longtemps le spectacle à la fois grandiose et affreux qui s'offrait à nos regards.

Quand nous fûmes sur le point de regagner nos appartements, ma mère proposa de passer par les appartements du roi (Charles XV) pour aller nous informer de l'état de la malade.

Quand nous parvînmes au salon d'où l'on a accès dans l'appartement de la reine par un grand escalier, je vis une dame de haute stature, aux traits distingués, qui se tenait droite au milieu du salon, juste sous le grand lustre. Elle portait une robe d'*atlas* blanche et un grand collet de dentelles qui arrivait jusqu'aux épaules. Je crus tout simplement que c'était une dame d'honneur de la reine, qui avait reçu ordre d'attendre le retour de la reine douairière pour lui donner des nouvelles de l'état de la malade.

Cette personne nous considérait sans se détourner, sans modifier sa position, sans le moindre mouvement dans sa physionomie. Comme je ne l'avais encore jamais vue à la cour, je voulus d'abord demander tout bas à ma mère qui elle était. Mais je me retins, parce que je pensai que la reine-douairière (ma mère) allait sans doute lui adresser quelques mots et lui demander son nom.

Je fus donc grandement étonnée quand je vis que nous passions auprès de la dame, sans que ma mère parût s'être aperçue de sa présence. Je ne le fus pas moins de remarquer que cette personne ne faisait pas la révérence de rigueur. Mais il ne me vint pas à l'esprit qu'il pût y avoir quoi que ce soit de surnaturel en cette affaire : je pensai que la dame d'honneur n'avait pas encore été présentée à la cour et que ma mère faisait comme si elle ne la voyait pas. C'était la seule explication plausible.

Toutefois, je trouvais bien étrange que ni l'une ni l'autre de nous ne connût cette nouvelle dame d'honneur. Mais comme la reine-douairière ne faisait aucune observation à ce sujet, je me tus.

Quand nous eûmes atteint la porte de sortie du salon, je me retournai et vis la Dame en blanc toujours immobile sous le lustre. Je la considérai un instant et alors seulement, elle fit quelques pas, comme pour se rapprocher de nous.

Dans la pièce qui fait suite à ce salon, j'adressai la parole à ma mère et lui demandai : « Qui était-ce donc, cette dame ?

— Qui, répondit ma mère étonnée? Quelle dame ?

— Cette dame tout en blanc qui se tenait là toute droite et qui ne nous a pas saluées ?

Ma mère s'arrêta et d'une voix toute tremblante, comme si la peur l'eût saisie, elle me dit : Tu as vu une dame en blanc dans ce salon qui conduit à l'appartement de la reine ?

Sans pouvoir m'expliquer pourquoi, je sentis qu'une angoisse incompréhensible me gagnait, moi aussi.

— Oui, répondis-je, sans aucun doute. Elle était toute droite sous le lustre ? Vous ne l'avez donc pas vue ? Tenez, je vais ouvrir la porte pour voir si elle est encore là.

Mais ma mère me saisit la main et me retint, et me dit : « Je t'en prie, ne dis rien à personne pour le moment ; ne raconte pas ce que tu as vu. C'est peut-être la Dame blanche, et si c'est elle, c'est qu'un grand malheur va arriver ; probablement, c'est que la reine va mourir. »

Je me retirai chez moi le cœur plein d'angoisse. Je priai avec ferveur pour la reine et pour mon frère qui allait peut-être faire une perte cruelle et il se passa de longues heures avant que je pusse m'endormir.

Le lendemain, le bulletin des médecins annonçait une aggravation inquiétante de l'état de la reine. Elle mourut trois jours après.

* * *

Ici finit le récit de la princesse Eugénie, tel que nous le rapporte le pasteur Wadstrœm. P

Les Poissons Merveilleux

Dans la montagne de Pageni (Indes orientales), se trouve le temple du dieu de la Fécondité. On le nomme aussi Pageni. Est-ce bien lui qui a donné son nom à la montagne ou la montagne qui a donné le sien au temple, je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, nombre de femmes hindoues s'adressent au dieu Pageni pour mettre fin à leur stérilité, et font des vœux et des offrandes dans ce but.

L'Hindou a ceci de particulier que chaque fois qu'il fait un vœu, c'est une autre personne que lui-même qui est chargée de l'accomplir. Or, l'offrande la plus agréable au dieu Pageni consiste à lui offrir des poissons très rares, et qu'il faut aller chercher assez loin. Ces poissons se nomment des *avelrâ*.

Ils doivent être pêchés par le mari de la femme qui est stérile. Il doit lui-même les faire bouillir tout entiers, sans les vider, ni les ouvrir, puis il les enferme dans des *chattis*, sorte de casseroles de terre, hermétiquement couvertes.

Ici entre en scène celui qui doit accomplir la seconde partie du vœu. C'est une sorte d'expiateur public, qui, moyennant une certaine somme, se charge de porter au temple de Pageni les poissons qu'on lui offre.

Les *chattis* en terre sont, à leur tour, enfermés dans des *cardis*, sortes de brancards légers recouverts de toile et destinés à protéger l'offrande contre les rayons cuisants du soleil.

L'homme passe sa tête au milieu du léger brancard qui repose ainsi sur ses épaules. Par derrière se trouve la boîte des poissons et le velum qui vient jusqu'au dessus de la tête du porteur.

A un certain moment de l'année, ces porteurs de vœux sont très nombreux, car il en vient de mille lieues à la ronde. Ils se rendent à pied, formant une longue file de caravane bizarre, jusqu'au temple du dieu.

Là, en présence des prêtres brahmes, des servants du temple et de la foule, les boîtes de poissons, avec le nom du donateur bien en vedette, sont placées auprès de la statue et ouvertes !

O merveille ! dans un certain nombre de chattis les poissons sont tous vivants !

Il est facile de comprendre la réponse du dieu ; ceux dont les poissons sont redevenus vivants verront leur vœu s'accomplir. Les autres n'auront pas de postérité.

Quand l'enfant dont les poissons ressuscités ont présagé la naissance vient au monde, le père se rend, à son tour, à la montagne de Pageni, et présente le nouveau-né sur un plateau à la population et au dieu. Puis, pour désenvoûter l'enfant de tous les maléfices qui pourraient accompagner une naissance aussi bizarrement protégée, le père, tenant toujours son bébé sur un plateau et l'élevant au-dessus de sa tête, se roule dans la poussière et se traîne, en tenant son enfant en l'air, dans toutes les rues du village.

Rien n'est horrible et angoissant comme de voir ces hommes se rouler par terre, avec ces innocents élevés au-dessus de leurs têtes.

La population les accompagne en hurlant et en frappant sur des tams tams, persuadée qu'elle encourage les malheureux à l'accomplissement de leurs vœux.

J'ai connu des gens dignes de foi, tels que M. Sarava, fils d'un professeur du collège de Pondichéry, qui avaient assisté à la mise des poissons bouillis dans les *chattis* et avaient suivi les porteurs d'offrande. Ils m'ont donné leur parole qu'ils avaient vu les poissons sortir vivants de leurs chattis.

C. de Mirbel.

Les rêves considerés comme indices de maladies

Les rêves pathologiques ! Voilà un sujet qui devrait intéresser les amateurs de merveilleux au moins autant que l'onirocritie ou oniromancie, car il repose sur des principes plus certains. Cette sémeiologie d'un nouveau genre est encore à l'état embryonnaire. Cependant d'un grand nombre de coïncidences frappantes et répétées, d'un grand nombre d'observations, on a tiré certaines données suffisamment scientifiques.

Sans doute, d'ordinaire, dans les rêves, un fait, un fait oublié même pendant la veille, revient au dormeur ; l'imagination le reproduit en l'accompagnant de détails et de circonstances créés le plus souvent par une sensation matérielle. C'est ainsi qu'après s'être endormi sous des couvertures trop lourdes, on éprouve parfois un sentiment de gêne et même d'angoisse inexprimable. Alors on se croit serré par une main de fer ; l'imagination vous montre un lutin accroupi sur vous et piétinant votre poitrine : c'est le cauchemar ; on se réveille en sursaut, le front en sueur, la respiration haletante ; on rejette loin de soi la couverture trop lourde ; la cause du mal a disparu ; on se rendort tranquillement.

Mais à côté de ces rêves dus à la pesanteur d'un couvre-pied, ou à une position fatigante, compri-

mante, pendant le sommeil, ou à l'élaboration d'aliments indigestes, il y a ceux que de nombreuses constatations ont révélé être particuliers à certains états morbides.

Les maladies commencent souvent par un lent travail de destruction d'un organe. Or on penche sérieusement à admettre aujourd'hui que cette désorganisation, inconsciente le jour, se traduit la nuit par des rêves d'un caractère spécial, selon le genre et le siège de la lésion. Les perturbations qui affectent le cerveau, le système cérébro-spinal, le cœur, les poumons, sont celles qui ont surtout permis jusqu'ici de noter des corrélations surprenantes. Des médecins sont déjà arrivés à dresser une statistique relative.

Sur 50 personnes atteintes de maladies de cœur, 50 ont déclaré rêver souvent de choses effrayantes, angoissantes, de mort prochaine. Leurs cauchemars consistent en sensations d'étouffement, de poids énorme sur la poitrine. Elles se voient poursuivies, effectuant des montées rapides. Le réveil a lieu en sursaut ; il est encore plus pénible chez les individus dont les poumons fonctionnent mal.

Sur 20 malades en proie à la fièvre cérébrale ou à la fièvre typhoïde, 20, dans leur délire, ont poussé d'une façon intelligible les cris de : « Au secours ! au « secours ! à l'assassin ! Voilà les assassins qui vont « me tuer ! » « Voilà le boucher avec son grand cou- « teau qui veut me tuer, me saigner ! »

Sur 25 personnes traitées pour maladies de foie, toutes ont dit que, dans leurs rêves, elles se croyaient sans cesse sur le point de tomber d'un endroit élevé et excessivement étroit où elles se trouvaient placées. Les unes étaient à califourchon sur le cadran d'une horloge d'un édifice public ; d'autres, les pieds sur les plinthes, se cramponnaient désespérément avec les mains à une colonne ou aux aspérités d'un mur ; d'autres se tenaient blotties dans une niche à statue, ou sur une corniche, au-dessus d'un torrent ; d'autres enfin montaient, au-dessus d'un précipice, à une échelle dont les échelons cassaient sous leurs pieds.

Sur 50 personnes affectées d'albuminurie ou de diabète, 45 assistaient à l'agonie de parents chéris, ou se voyaient elles-mêmes moribondes, recevant l'extrême-onction : le prêtre en surplis entrait précédé du sacristain, porteur de la sonnette aux tintements funèbres ; sur un guéridon, à côté du lit, un Christ, une assiette d'eau bénite, la branche de buis funéraire, des bougies dont les flammes s'étoilent lugubrement dans une brume envahissante...

Sur 10 personnes souffrant d'une ascite très avancée, 9 avaient des cauchemars horribles (catacombes, cavernes, gouffres, purgatoire, enfer béants, prêts à les engloutir, ces 2 derniers apparaissant selon l'éducation catholique reçue par elles).

Sur 10 hystériques ou névropathes ayant une gastralgie, 10 rêvaient de mort, d'enterrement, de voleurs, de parents décédés. Elles voulaient fuir, mais leurs pieds semblaient adhérer au sol.

Les aliénés se voient devenir fous au milieu d'apparitions terribles.

Les cancéreux se sentent brûlés, pincés, mordus, tenaillés, lacérés.

Sur 40 individus souffrant de douloureuses affections stomacales, les uns s'imaginent avaler des serpents ; les autres croient que de gros chats, des chiens, sont couchés sur leur estomac, que des fantômes dansent sur leur poitrine, qu'un forgeron frappe sur une enclume posée sur leur estomac.

Les alcooliques semblent avoir la spécialité des rêves terrifiants. Ils se voient dans les flammes, au milieu d'incendies ; ils courent à toute vitesse et tombent soudain dans de grands trous noirs. Ils se figurent qu'ils sont étendus à terre et que des bêtes noires et horribles (rats d'égout, crapauds, araignées velues, immondes bousiers) grimpent sur leurs vêtements et s'avancent jusqu'à leur figure. Les rêves des alcooliques sont sans doute jugés assez caractéristiques, puisque, sur leur seul aveu, un médecin flaire aussitôt que son client s'enivre et que son intoxication ne date pas d'hier.

Sur 30 personnes sujettes à des névralgies, à des douleurs sciatiques, ayant des troubles cardiaques, plus de 20 se verront poursuivies avec un acharnement inouï par des chevaux indomptés, des taureaux en furie.

Si on est loin d'admettre les rêves au nombre des signes pathognomoniques infaillibles, il n'en est pas moins suffisamment avéré que chaque genre de maladie semble prédisposer plus particulièrement à telle espèce de rêve.

H. LOUATRON.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

J

Jade. — Pierre précieuse, qu'on porte comme amulette et qui aurait la propriété de préserver de la morsure des bêtes venimeuses et plus particulièrement des reptiles.

Jakises. — Mauvais élementals, sorte de microbes de l'astral qui vivent dans l'air dans le voisinage de

l'homme et leur causent des maladies ; comme on voit ce sont des microbes pathogènes ; ils sont fort redoutés surtout des Japonais.

Jammabos — Anachorètes orientaux très versés en magie et en occultisme. Ils ne sont pas végétariens comme les **Munis** de l'Inde, car ils se nourrissent de viandes ; ils sont donc *nécrophores*, mais ils passent leur vie à faire des pèlerinages dans des lieux saints ou *Sanctuaires*.

Jéhovah ou **Jévé**. — Nom du Dieu ou plutôt du Démiurge des Hébreux. — C'est un nom sacré très employé dans les conjurations magiques ; on le trouve aussi fréquemment employé concurremment avec celui d'Adonaï, dans un très grand nombre de grimoires.

Jettatore. — Personne qui a le pouvoir d'envoyer à autre des maléfices par la seule puissance de son regard ; aussi dit-on que cet individu a le mauvais œil, a le pouvoir d'exercer la *Jettatura*. (Voy. *Envoussure* et *Envoûtement*). Le terme, cela se voit bien, est d'origine itallenne. — Cf. dans *Nouvelles Esotériques* de M. A. B. 1 vol. in-12 — L'Ombrelle verte ou la Jettatura.

Jolibois, Vert-Joli ou **Verdelet**. — Nom d'un démon, chargé de conduire les sorcières au sabbat.

Jorir. — Ancien terme, qu'on ne retrouve plus que dans les conjurations et dans les grimoires et qui signifie : Détruire un charme par des conjurations.

Jumeaux ou **Gémeaux**. — Signe du zodiaque, qui exerce une grande influence sur les bras et par suite les mains.

Jouvence. Voyez **Elixir de vie.**

Jusquiame. — Plante narcotique par excellence, et partant poison redoutable ; c'est l'*Hypocyanus niger* de Linné.

Cette plante, quand elle est respirée trop longtemps, produit de la stupeur, des tremblements convulsifs et amène un assoupissement léthargique qui détermine d'abord la léthargie, puis la mort.

Voici ce que nous lisons de cettte plante dans un excellent ouvrage technique(1):

« Originaire de l'Orient, on prétend que cette plante a été importée en Europe, au moyen-âge, par des bohémiens (des Roumis), qui l'utilisaient pour leurs sortilèges.

« Des ouvriers agricoles qui s'endorment parfois dans le voisinage de cette plante ont subi les mêmes influences fatales que les personnes qui s'endorment dans le voisinage des champs de chanvre. On prétend même que des paysans ayant mangé des feuilles ou des racines de Jusquiame auraient été bientôt en proie à un délire furieux ; ils avaient l'œil hagard et la respiration fort gênée ; une réaction succédait à cet état et amenait alors la paralysie des membres inférieurs, tout comme aux personnes qui ont absorbé de la ciguë.

« Du reste cette plante, de la famille des Solanées, répand autour d'elle une forte odeur vireuse très désagréable, qui la fait bien reconnaître ; quant à sa saveur, elle est âcre et nauséeuse.

. . . .

Une variété à fleurs blanches, une autre dénommée Jusquiame *Daturra*, dont on torréfie les semences qu'on fait ensuite infuser comme le café, procure aux Orientaux (principalement aux Arabes), une boisson qui accélère la circulation du sang.

. . . .

« Cette boisson exalte les facultés psychiques et stimule également tous les organes ; les Egyptiens emploient ce genre de café qui a les mêmes propriétés que le *Kif*, dont ils font également usage (1). »

Voici ce que nous lisons dans Pline, au sujet de la Jusquiame (2).

« On doit à Hercule la plante qu'on nomme *Apollinaire* chez les Arabes ; c'est *l'altercum* ou *altercangenon* (3), chez les Grecs *hypocyanos* (Jusquiame) il en existe de diverses espèces.......

« Cette plante a, comme le vin, la propriété de porter à la tête et de troubler l'esprit. On se sert de la graine en nature, ou bien encore on en extrait une huile qui est émolliente, mais contraire aux nerfs ; prise en boisson elle trouble le cerveau. »

Par les lignes qui précèdent, on voit que cette plante, même du temps de Pline, était parfaitement connue pour ses propriétés magiques et devait certainement être utilisée par les sorcières, les magiciennes et autre pernicieuse engeance.

(à suivre) JEAN DARLÈS

(1) TRAITÉ *théoriqe et pratique du Haschich et autres substances psychiques*, s. n. d'auteur. 1 vol. in-18, Paris, *Chamuel*, édit. MDCCCXCV. Ravissant volume de Bibliophile.

(1) Le Kif est un terme arabe qui sert à désigner un mélange de feuilles et de fleurs de chanvre Indien ou Egyptien qu'on fume dans de petites pipes de terre.

(2) PLINE, *Histoire naturelle*, XXV.

(3) Ces deux termes sont donnés par Grovinius et les éditions de Pline, avant Hardouin.

ÇA ET LA

Vision à Marmoutiers en 1649.

«... Sur les huit à neuf heures de relevée, après plusieurs coups de tonnerre, sans qu'il y eust aucune apparence de mauvais temps..., il fut vu dans le ciel un monstre épouvantable, d'une couleur rougeastre, ayant la moitié du corps humain et le reste comme d'un bœuf ; le pied droit de derrière avoit la forme de celui d'un éléphan, et l'autre d'un oyseau aux griffes fort aiguës ; il avoit la queue fort

longue et remplie de branchages ;il avoit la teste d'un bouc; dessus la teste il avoit deux cornes, l'une comme de cerf, l'autre comme de daim ; il avoit la langue d'une longueur médiocre, mais fort large... ; il avait les bras d'homme remplis de poils jusqu'au coude ; il avoit dans les mains une manière de bâton au bout duquel il y avoit un fer fort long et estroit ; il avoit à l'entour de la teste force poil grand et hérissé, et témoignant estre en furie ; dessus son corps il y paraissoit trois lettres, savoir un A, un P et un R... Cette vision a duré plus de trois heures, et a été vue deux ou trois jours consécutifs à pareille heure, jusqu'à ce qu'il fût dit que MM. les chanoines de l'Eglise Saint-Gatian,... se joignant avec ceux de Saint-Martin, iroient en procession... puis après les paroisses et aussi les commutez religieuses y furent pieds nus,et portant un cierge blanc en main, avec l'assistance du peuple qui y accouroit de toutes parts, qui étoit très grande. Enfin, par les prières et devotion tant des personnes ecclésiastiques, religieuses et séculières, cette vision a cessé, et a été conclut que tous les ans à pareil jour se feroit une procession des deux jours suivants... » I. DU FRESNOY.

(Brochures publiées en 1649. Bibl. Sainte-Geneviève. F. 1121 8 fr. pièce, N° 36.)

Sénèque prophète.

Sait-on que le philosophe Sénèque fut un jour prophète? Dans la tragédie de *Médée*, on trouve, en effet, ces vers :

Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Tethysque novos detegat orbes ;
Nec sit terris ultima Thule.

Traduction : « Dans bien des années, un temps viendra où l'Océan agrandira les limites du monde connu ; un continent immense sera révélé et Tethys découvrira de nouveaux mondes et la terre ne connaîtra aucune limite ».

Et, comme nul n'en ignore, ce n'est pas seulement la découverte d' « un continent immense » qui se vérifia, mais la découverte de la rotondité de la terre prouva qu'elle n'avait « pas de limite ».

Signes et prodiges apparus sur Montmartre le soir du dimanche douziesme septembre 1621

M. Eugène Le Senne nous raconte les faits suivants :

« Le dimanche 12 septembre 1621, vers 9 heures du soir, alors que le ciel était dans toute sa limpidité, les gens de Montmartre virent tout à coup apparaître dans l'air de grandes lueurs entremêlées de diverses petites nuées blanches qui, séparées entre elles et semblables à des escadrons, se précipitaient les unes sur les autres avec une célérité prodigieuse, puis disparaissaient pour faire place à de nouvelles nuées se livrant de nouveaux combats. Lancées avec violence l'une contre l'autre, on croyait voir des lances s'entrecroiser dans un choc furieux, et ces combats durèrent depuis les 9 heures du soir jusque sur les deux heures après minuit. L'air était aussi clair qu'en plein midi. A un certain moment, on aperçut, au milieu des nuées blanches qui s'entrechoquaient, une sorte de grande tente ou pavillon de guerre sur laquelle, pendant plus d'une heure, plusieurs nuées lancèrent des lances et des flèches, comme s'il s'était agi d'un fort que des forces ennemies s'efforçaient d'emporter.

« Les mêmes signes et prodiges furent observés sur la ville de Paris et celle de Saint-Denys. L'émoi fut grand parmi les témoins, et chacun chercha une explication. Les uns les attribuèrent à la réverbération de la mer qui, au même moment, avait dû être agitée de tempêtes et d'orages. Mais on fit observer que, dans ce cas, les apparitions se fussent produites du côté du couchant et de la mer, et non du côté du levant D'autres prétendirent que ces lueurs provenaient des astres, probablement du lever extraordinaire de quelques signes. Cette explication ne parut pas convaincante, sous le prétexte que les astres empruntent toute leur lumière du soleil, et qu'à ce moment le soleil éclairait un autre hémisphère.

« L'opinion dominante vit dans ces prodiges un signe de la colère divine, et conjectura quelque catastrophe prochaine qui menaçait la France, si on n'obtenait du ciel, par des prières ferventes, qu'il détournât le fléau sur le Turc ou sur l'Allemand.

« Le souvenir de cet événement extraordinaire nous a été conservé dans une relation anonyme publiée l'année même chez le libraire Saugrain, in-12, Paris, 1621. »

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J.-C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE DEUXIÈME

Une époque bien solennelle approchait pour Cantianille, l'époque de sa première communion. Comme elle savait parfaitement son catéchisme, et que, du reste, M. le curé la trouvait assez sage, il avait résolu de l'admettre avant la fin de sa douzième année. Les soins de la belle Dame devenaient donc de plus en plus assidus et tendus. Le catéchisme se faisait de grand matin : elle habillait elle-même sa petite protégée, la conduisait à l'église ; puis Cantianille se trouvant la première de son banc, elle restait debout à ses côtés ou assise à ses pieds sur le petit banc. « Tu es lasse, lui disait parfois sa chère enfant ; assieds-toi donc là. » Si M. le curé faisait ensuite quelques questions plus difficiles, c'est elle-même qui lui suggérait ses réponses. Aussi Cantianille était-elle, à juste titre, regardée comme la plus instruite. Mais, hélas ! Elle n'achevait toujours pas ses confessions, et sa protectrice l'en grondait souvent. Un jour surtout, ses doux reproches de-

vinrent plus touchants que jamais, voici à quelle occasion.

Les premières communions devaient avoir lieu le dimanche du Sacré-Cœur, dimanche qui suit celui de la Fête-Dieu. Or, à Mont-Saint-Sulpice, c'était l'habitude, alors, de faire précéder le Saint-Sacrement, pendant la procession, par une petite fille, représentant sainte Magdeleine. Cette année-là, Cantianille fut choisie pour remplir ce rôle, grâce surtout à sa magnifique chevelure. Elle parut donc au milieu de ses petites compagnes qui jetaient des fleurs, vêtue de blanc, les cheveux flottant sur ses épaules et tenant penché sur son bras, près du cœur, un crucifix qu'elle regardait constamment. Et la pauvre enfant pleurait ! Mais des larmes vraies, sincères ! qu'on attribuait à sa piété et qui touchaient tout le monde. Qu'on était loin d'en connaître le vrai motif !... Elle pleurait aux doux reproches de la belle Dame. Celle-ci marchait à ses côtés, lui disant : « Vois donc, ma petite chérie, tu représentes Magdeleine, tu n'as pas encore ses fautes à pleurer, il est vrai ; mais si tu ne te confesses pas bien, tu l'imiteras plus tard, et tu sais le regret qu'elle a eu. Tu seras malheureuse comme elle. Il faut te bien confesser, il faut tout dire. » Et la petite Cantianille de répondre : « Ma bonne amie, tu vois bien que je ne peux pas : M. le curé ne me laissera pas faire ma première communion ; ma mère voudra savoir pourquoi, et elle me grondera. » Pauvre enfant, comme elle souffrait ! pressée d'un côté par son bon cœur, retenue par la crainte et la honte, et ne se sentant pas la force de vaincre ces obstacles. Aussi, lui semblait-il déjà entrevoir son triste avenir et ne pouvoir l'éviter.

Quel présage dans ce fait... Cantianille représentant sainte Magdeleine !! L'avenir, en la réalisant, nous fera mieux comprendre cette mystérieuse prophétie.

La semaine suivante, que de tendresses la belle Dame prodigua à sa petite fille pour la bien préparer, et surtout la décider à faire une bonne confession ! Plus le moment approchait, plus ses exhortations devenaient pressantes. Elle saisissait toutes les occasions, cherchait tous les moyens d'émouvoir et d'ouvrir ce jeune cœur, mais toujours inutilement.

Le samedi soir, avant la dernière confession, les enfants étaient réunis pour réciter les billets de catéchisme ; celui de Cantianille répondit parfaitement à son état. Quoiqu'elle aimât bien le bon Dieu, cependant, elle ne désirait pas le jour de sa première communion ; elle le redoutait, au contraire, et son billet commençait par ces mots : « Que n'ai-je, ô mon Dieu ! les désirs enflammés des saints patriarches, qui attendaient la venue du Messie ! » Et un peu plus loin, comme si l'avenir se fût encore révélé à elle : « Si je ne persévérais pas, ô mon Dieu ! alors je m'écrierais : O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, ai-je pu vous oublier ! Source d'eau pure qui donnez la vie, ai je pu vous quitter, pour des ruisseaux bourbeux où je n'ai trouvé que la mort ! » Ces paroles la touchaient si profondément, qu'en les prononçant, elle pleurait à chaudes larmes. Et la belle Dame lui en faisait l'application, lui demandant si elle ne craignait pas qu'il y eût dans ce billet comme une prédication de ce qui l'attendait.

Un instant après, Cantianille entonnait le cantique :

Quel doux penser me transporte et m'emflamme !
O mon Jésus ! c'est toi que j'aperçois !
Un jour encore, et tu viens dans mon âme,
La visiter pour la première fois !

« Un jour ! lui répétait encore sa bonne amie, tu n'as plus qu'un jour ; est-ce que tu n'en profiteras pas ? Et chacune de ces paroles lui déchirait le cœur, au point qu'elle lui dit : « Laisse-moi donc, belle Dame, tu me fatigues. Est-ce que je n'ai pas assez de chagrin ?... » Et celle-là de l'embrasser plus tendrement, en la suppliant toujours.

Enfin, le moment de la confession arrive, c'est à Cantianille à se présenter. « Va ! courage ! lui répète encore sa bonne amie, confesse-toi bien » ; et en même temps, elle la suit au confessionnal. « Dis tout, dis tout ». Hélas ! Cantianille, qui cherchait depuis si longtemps le moyen de se bien confesser sans tout dire, croyait l'avoir trouvé : il lui semblait qu'en accusant le double des fautes qu'elle osait avouer, elle suppléerait par là aux aveux qu'elle n'osait faire... Et puis, le monstre qui, neuf ans auparavant, l'avait précipitée dans une cave, ce monstre était là ; elle le voyait, le reconnaissait, et bien qu'elle n'en eût pas peur, et qu'il ne lui dît rien, cependant elle en ressentait l'influence et éprouvait à se confesser encore plus de peine qu'auparavant.

Elle accuse donc, comme elle l'avait résolu, bien des fautes qu'elle n'avait pas faites et reçoit l'absolution le cœur à peu près tranquille. La belle Dame la tenait entre ses bras, bien triste, mais sans irritation, et déjà l'encourageant à revenir le lendemain réparer sa confession. Le soir, elle la conduisit à ses parents, aux religieuses et à M. le curé, pour qu'elle leur demandât pardon, et, comme la pauvre enfant éprouvait une peine singulière à se mettre à genoux devant son père et sa mère, elle-même s'y mit aussi, puis l'aida à se coucher et se coucha à ses côtés : Cantianille s'endormit donc entre ses bras.

Le lendemain à son réveil, ne pensant tout d'abord qu'à son amour pour le bon Dieu, Cantianille s'écria : « Voici mon plus beau jour ! »

— Oui, lui répondit aussitôt sa bonne amie ; mais à la condition que tu vas te confesser.

— Impossible ; tu vois bien qu'il est trop tard. D'ailleurs, j'ai dit le double hier ; et, malgré tout, elle ne voulait pas comprendre que cela ne suffisait pas.

Quelques instants après, sa gracieuse et simple toilette rapidement achevée, elle partait pour l'église avec toute sa famille. Son père, qui l'aimait beaucoup, avait voulu communier avec elle. C'était la première fois depuis longtemps ! Sa pieuse mère, sa plus jeune sœur (les autres étaient absentes) devaient aussi l'accompagner.

Ils allaient donc tous communier ; et la belle Dame marchait avec eux, bien triste, mais toujours affectueuse, tenant par la main sa petite protégée, l'encourageant à se bien confesser avant la messe, lui offrant même de la conduire à son confesseur. Cantianille hésitait, se demandant ce qu'elle allait faire. Mais en entrant à l'église, elle vit le prêtre à l'autel. « Impossible de réparer ma confession », se dit-elle pour se tranquilliser. Sa bonne amie n'admettait pas cette impossibilité, et, debout à ses côtés, elle ne cessait de lui répéter : « Avant de recevoir la sainte hostie, avoue ta faute à M. le curé ». Ce bon conseil, Cantianille le transmit à une de ses compagnes, embarrassée pour un péché qu'elle avait oublié, mais elle-même ne le suivit pas, pensant, pour se tranquilliser encore de cette inconséquence, que ce moyen qu'elle n'employait pas, elle l'avait conseillé à une autre. « Je lui ai fait un peu de bien, se disait-elle, et Dieu me pardonnera. »

Ainsi se passa la première partie de la messe. Arrive le moment de la consécration. Cantianille, qui s'était inclinée, ne voit plus, en se relevant, sa belle Dame à ses côtés, mais près de l'autel, à la droite du prêtre, tournée de manière à voir l'hostie et sa protégée.

Or, jusqu'à ce moment, Cantianille ne la connaissait pas ; jamais elle n'avait pensé à lui demander son nom ; mais en revanche, elle lui avait souvent demandé si elle voyait la sainte Vierge, comment elle était vêtue ; et la belle Dame lui en avait décrit l'habillement : robe blanche, éblouissante de splendeur, belle ceinture rouge et rayons éclatants sur la tête, etc. Quelle ne fut donc pas la surprise de Cantianille en voyant après l'élévation, sa belle Dame, toute transformée et parfaitement semblable à ce qu'elle lui avait dit autrefois de la sainte Vierge. Impossible de la reconnaître ! D'ailleurs, celle-ci lui dit aussitôt : « Est-ce que tu vas recevoir ainsi mon divin Fils ? » Et elle lui montrait l'hostie ! Mais Cantianille, à la place de l'hostie, voyait un petit enfant qui la regardait avec tant d'amour, de tristesse et de bonté qu'elle en fut pénétrée iusqu'au fond du cœur !..,

«O ma bonne mère ! que j'ai du chagrin ! s'écria-t-elle aussitôt, mais tu vois bien que ce n'est pas ma faute. Je vais tant, tant l'aimer qu'il ne m'en voudra pas. — Si pourtant il ne te pardonnait pas ? — Mais, bonne mère, s'il ne voulait pas me pardonner, il ne se serait pas montré à moi ? » Et la sainte Vierge, retournant près d'elle, lui répétait : « Vois donc, comme il est bon, mon fils, comme il t'aime ! — Hé bien ! c'est parce qu'il m'aime tant, qu'il me pardonnera, — Confesse-toi. — Je ne puis pas ; je dirai tout une autre fois, je te le promets. Et puis, tu vois bien que j'ai dit le double...» Enfin le moment de la communion arrive : la sainte Vierge prend sa chère enfant par la main, pour la conduire à la sainte table, lui disant à chaque pas : Avoue tout avant de communier ; et Cantianille refusait toujours ! Elle reçut donc ainsi ce petit Enfant qu'elle contemplait sur l'autel depuis sa consécration, et en le recevant, elle lui vit aux tempes quelques gouttes de sang ! Néanmoins, elle pria ensuite avec un immense amour, comme si elle eût fait une excellente communion. « Demande-lui de ne jamais te désespérer, n'importe ce qui t'arrive. (Bonne mère, elle savait bien l'avenir.) Demande-lui aussi de l'aimer constamment. — Oh ! oui, je l'aimerai toujours et toi aussi, ma bonne mère, répondait la petite Cantianille ; mais je veux lui demander aussi qu'il y ait la paix dans ma famille, et que mes parents aient plus d'argent. » Et là, tout contre sa bonne mère, voyant son bien-aimé dans son cœur et sur l'autel, la pauvre enfant pensait à peine qu'elle l'avait mal reçu, tant sa prière était ardente et naïve. Et ce petit enfant qu'elle priait si bien, lui répondait...

Il lui recommandait, lui aussi, de l'aimer toujours, de ne jamais céder au désespoir... Et, pendant une heure, elle le vit, et l'entendit ainsi dans son cœur ; après cela, il disparut.

Ces faveurs n'étaient pas les seules que dût recevoir pendant cette journée cette enfant privilégiée. La sainte Vierge ne la quitta pas un instant, et le soir aux vêpres et au salut, elle vit encore l'Enfant Jésus dans l'ostensoir ; aussi, avec quel amour ardent et simple elle leur parlait à l'un et à l'autre ! Disant, par exemple, à l'Enfant Jésus, en entrant à l'église : « Bonjour, mon petit bien-aimé, donne-moi tout ce que je t'ai demandé ce matin », et se mettait ensuite à chanter de tout son cœur.

Pour la rénovation des vœux, qui se fit au salut, la sainte Vierge suivit Cantianille aux fonts baptismaux et lui mit la main sur l'Evangile. Puis, au moment de la consécration, elle la quitta un instant, pour aller

prendre sur l'autel la place de la statue. C'était donc à Marie elle-même que parlait Cantianille, et quand celle des enfants qui récitait cet acte, en vint à dire : « Je vous offre leurs cœurs et le mien, » la sainte Vierge revint auprès de sa protégée et l'embrassa.

Cantianille ne dit jamais rien de ces merveilles. En voyant le matin quelle était sa belle dame, elle avait compris, pour la première fois, que ses compagnes ne jouissaient pas du même privilège. Sa discrétion, toute d'instinct jusque-là, commença donc à devenir réfléchie, sans lui être pour cela plus difficile ; car jamais elle ne fut tentée de divulguer ces secrets, pas plus que de s'enorgueillir de toutes ces faveurs.

Le lendemain, après la messe d'action de grâces, la sainte Vierge suivit Cantianille à Hauterive, village voisin, où M. le curé conduisit en promenade les jeunes communiants de la veille. A l'église, les enfants récitèrent quelques billets de catéchisme. Pendant ce temps, Cantianille, les deux yeux fixés sur le tabernacle, paraissait profondément recueillie ; son petit bien-aimé lui apparaissait de nouveau sur l'autel .. « Fais donc venir ton fils », avait-elle dit à sa bonne mère, et sur le champ elle l'avait vu comme la veille, sous la forme d'un petit enfant qui la regardait avec amour. « Oh ! s'il venait donc m'embrasser, pour me prouver qu'il ne m'en veut pas ». se dit-elle, et il vint aussitôt... »

— Tu n'es donc pas fâché, mon bien-aimé ?

— Non, mais j'espère que tu te confesseras bien, et que tu m'aimeras toujours.

— Oui, oui, je te le promets.

Mais intérieurement, elle se disait : Je m'accuserai du triple, cela suffira peut-être...

Ainsi se passèrent, pour Cantianille, ces belles fêtes de sa première communion, où elle avait montré tant de faiblesse et tant d'amour, et Dieu tant de bonté...

Les deux années suivantes ressemblèrent à ces quelques jours. La sainte Vierge ne la quittait pas, cherchant à la retenir dans toutes ses tentations, à la relever après ses chutes, et surtout à lui faire tout révéler à son confesseur. Mais Cantianille lui résistait toujours, communiant mal par là même, et néanmoins jouissant dans ses communions de faveurs singulières qui redoublaient son amour, sans lui donner la force de surmonter sa honte. C'est ainsi que commençait dans son cœur ce mélange incompréhensible d'amour violent et de haine infernale qui, plus tard, en fera le théâtre des luttes les plus terribles et les plus douloureuses.

Pendant ces deux années, rien ne se passa d'extraordinaire parmi les choses extraordinaires qui faisaient pour elle sa vie de tous les jours, si ce n'est qu'à son entrée dans la confrérie du saint Scapulaire, ce fut des mains de la sainte Vierge qu'elle reçut ce vêtement protecteur, c'est-à-dire que sa bonne mère le lui passa au cou en même temps que le prêtre. Et depuis, elle ne l'a jamais quitté un seul instant. Elle avait lu et entendu dire, et la sainte Vierge elle-même lui avait répété, qu'une personne revêtue du scapulaire ne mourrait jamais en état de péché mortel, tant qu'elle le porterait.

Pleine de confiance en cette promesse, elle ne voulut jamais s'en dépouiller, même au milieu de ses plus grandes fautes, confiance qu'elle a toujours inspirée à ses élèves, et qui fut certainement une des causes principales de son retour à Dieu.

CHAPITRE TROISIÈME

Cantianille avait reçu le scapulaire le dimanche du saint Rosaire (3 octobre 1858). Le lendemain, elle partait au couvent. Elle avait alors quatorze ans et quelques mois.

Depuis longtemps déjà, elle avait la pensée de quitter sa famille ; son imagination commençait à rêver ; elle se figurait que loin des siens, elle ne tarderait pas à devenir une grande demoiselle. Et puis, elle n'était pas heureuse chez ses parents, malgré l'amour qu'elle avait pour eux, et celui qu'ils avaient pour elle ; car ils étaient toujours dans la gêne, et, quoique beaucoup moins fréquentes, leurs querelles d'autrefois se renouvelaient encore trop souvent. D'un autre côté, lui voyant de très grandes dispositions pour l'étude, les religieuses qui l'instruisaient, sa mère et M. le curé, lui avaient plusieurs fois exprimé le désir qu'elle entrât au couvent. La supérieure générale étant venue à Mont-Saint-Sulpice, Cantianille partit donc avec elle, le 4 octobre 1858.

Mais quinze jours après, ne pouvant résister à l'ennui, elle s'enfuit du couvent pendant la messe. La pauvre enfant, elle n'avait que sept francs pour son voyage, et il lui en aurait fallu quinze, pour le faire tout entier en voiture. Elle partit donc à pied et à jeûn, pour un pays distant de huit lieues où, pendant la soirée, la voiture devait la rejoindre et la prendre.

La sainte Vierge, qui ne l'avait pas engagée à entrer au couvent ni à y rester, mais qui l'y avait suivie, l'accompagnait aussi dans son évasion, et se préparait à la défendre contre un danger qu'elle prévoyait.

En effet, à deux lieues de la ville, elle fut rencontrée par un boucher, qui lui offrit une place dans sa voiture. Elle était déjà si lasse ! Elle accepta donc,

malgré les conseils de sa belle Dame. Mais bientôt, la conversation de ce malheureux lui parut singulière ; elle ne comprenait pas ; néanmoins, elle avait peur. « Sauve-toi, sauve-toi, lui disait la sainte Vierge. — Je ne peux pas, ma bonne mère, je me tuerai en sautant. — Ne crains rien, je t'aiderai ». Malgré la vitesse du cheval, elle s'élança donc sur la route et ne se fit aucun mal. Puis elle se mit à courir de toutes ses forces à travers les champs. — « Arrêtez-la, criait le boucher ; c'est ma fille ! — Non, je ne suis pas sa fille, criait-elle en s'enfuyant, et personne ne l'arrêtait ! Toujours suivie par la sainte Vierge, elle courut ainsi, presque au hasard, jusqu'au pays où elle voulait se rendre ; elle y arriva épuisée de fatigue.

Il était deux heures, et elle marchait depuis huit heures du matin, sans avoir rien pris. Elle acheta donc pour quelques sous de pain, monta en voiture et partit, sans danger cette fois, car elle était seule avec sa bonne mère.

Déjà elle commençait à être inquiète : serait-elle bien reçue ? Par son père, oui. Il avait été si peiné de son entrée au couvent ! Mais sa mère qui désirait tant la voir religieuse ?... Mais les religieuses elles-mêmes, qui l'avaient élevée ?... Et M. le curé ?... Notre postulante évadée n'était guère tranquille... Pour comble de malheur, la voiture ne passait pas à Mont-Saint-Sulpice, mais à une certaine distance, et cela vers les deux heures du matin. Elle se fit donc descendre à une ville voisine, espérant bien que, moyennant treize sous qui lui restaient, elle pourrait trouver un lit, et peut-être même à souper : elle avait tellement faim, qu'on ne lui refuserait pas !..... La pauvre enfant, elle frappait si timidement à la porte des auberges, que pas une ne s'ouvrit !... Il lui fallut donc poursuivre sa route, et faire à pied, non pas un quart de lieue, mais plus d'une lieue, la nuit, son paquet au bras !...

(*A suivre.*) L'Abbé Thorey

A TRAVERS LES REVUES

UNE SÉANCE CHEZ LE COMMANDANT TÉGRAD

Sous ce titre, nous lisons dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme* :

On m'accuse, dans les séances spirites, d'être d'un positivisme outré, de demander des preuves, et de vouloir toujours contrôler le dire des Esprits.

Je prétends cependant qu'il ne faut pas se contenter de choses vagues, floues, ou d'exhortations sur les vertus théologales. Je viens vous raconter une séance qui s'est passée chez moi, rue Champoiseau n° 2, à Tours, le 7 novembre.

Voici la copie d'une lettre que j'avais mise dans ma poche, et que seul je connaissais :

« Aujourd'hui, 7 novembre, à la séance spirite qui a lieu ce soir chez moi, je prie l'esprit, M. Tournier, de se présenter à la vue de Mme Forget, avec la tête inclinée à droite, si la photographie du spectre obtenu à la Courroirie, par M. L..., membre de la Société photographique de la Touraine, est vraie, c'est-à-dire produite par un esprit ; et la tête inclinée à gauche, si le spectre est faux ; c'est-à-dire s'il résulte de la pose de M. D... devant l'appareil ou d'une autre personne. »

Or, la séance à peine commencée, Mme Forget dit : Je vois, à côté du commandant, M. Tournier.

D. — Que dit-il, que fait-il, quelle est son attitude?

R. — Il penche la tête à droite.

D. — Pour qu'il n'y ait pas de confusion, je demande s'il penche la tête du côté de la fenêtre (à droite), ou du côté de la porte (à gauche).

R. — C'est à droite, du côté de la fenêtre.

C'est, dis je alors, tout ce que je voulais savoir.

A la fin de la séance, je présentais à la signature de tous les assistants l'écrit suivant :

« Les soussignés déclarent que, le 7 novembre 1900, l'esprit Tournier est apparu près du commandant Tégrad, en penchant la tête à droite ; ceci vu et dit par le médium, Mme Forget. »

Ont signé : Lejeune, Mme Forget, Salloc, Mme Salloc, Pinard, Mme Darget, Mme Godefroy, Mlle Godefroy, commandant Tégrad. Deux autres personnes m'ont prié de taire leurs noms.

C'est alors que je leur ai lu ma lettre de convocation à l'esprit Tournier, et que je leur ai dit que, dans la journée, j'avais envoyé une lettre à Mme Tournier, ainsi conçue :

« Madame,

« Votre mari, dans nos séances, paraît souvent près de moi. Je vous serais reconnaissant de le prier de venir ce soir, et de lui dire de pencher la tête à droite ou à gauche. Ceci a pour but de faire une expérience. »

Ici, il est bon de remarquer que nous avons eu trois phénomènes :

1° M. Tournier, convoqué, se présente.

2° Il se présente au médium désigné, plutôt qu'aux deux autres médiums voyants qui étaient là.

3° Il répond en penchant la tête à droite.

En second lieu, Gambetta et Trochu, s'incarnant dans deux médiums, ont parlé sur l'état actuel de la France, avec une éloquence qui dépassait de beaucoup les moyens et le savoir habituel de ces deux médiums. Mais ceci n'étant pas des preuves et des faits tangibles, je n'en parle que pour mémoire.

Puis, sur l'invitation de M. Pinard, magnétiseur, demeurant rue George-Sand, 80, nous avons fait la chaîne et baissé la lumière. Tout le monde, sans exception, se tenait la main ; pas une main n'était libre. Des lueurs se sont manifestées aux yeux des médiums et de quelques autres assistants.

Enfin, il y a eu la chute d'un corps. En faisant la lumière, nous avons aperçu au milieu du cercle, sous la table qui était au centre, une pierre, d'un noir qui nous était inconnu. C'est alors que Mlle X..., a pris une tablette à lettres et chiffres, appelée Ouija en Angleterre.

A la demande : Un esprit veut-il nous parler, il a été répondu :

« C'est un apport que vous avez eu ; je suis un ancien casseur de pierres, et c'est moi qui vous l'ai apportée ».

Or, un des médiums voyants avait vu un homme assez mal habillé, faisant le mouvement de lancer quelque chose, au moment où nous avons entendu la chute

Encore un fait :

Le commandant Tégrad a demandé au casseur de pierres:

— Est-ce vous le casseur de pierres qui êtes venu à Paris, en 91, vous incarner en Mme X..., chez moi, soi disant pour la former à la médiumnité, faisant le gros ouvrage, aviez-vous dit, pour faciliter l'entrée des autres esprits?

R. — C'est moi-même.

D. — Pourriez-vous voir un nombre que je vais écrire sur mon calepin, hors de la vue de tous ?

R. — Oui.

J'ai été alors au fond de la chambre, et j'ai écrit dans l'obscurité le chiffre 47.

Le médium a touché les chiffres 4 et 7, et dit 47.

Je dois ajouter que 5 ou 6 autres questions de même nature ont été faites à l'esprit après son nº 47, et qu'il n'y a eu qu'une espèce de balbutiement sans signification. Le médium était fatigué, était devenu opaque pour l'esprit. Le miroir était terni. Les vibrations de l'esprit et du médium n'étaient plus en harmonie ; la télégraphie sans fils était rompue. Il appartient au président de la société de savoir le moment où l'instrument commence à fléchir. C'est une délicatesse de touche à acquérir.

Ont signé ce que ci-dessus, les mêmes personnes qui avaient signé pour la vérité du spectre.

Commandant Tégrad.

NOTA. — Ma demande à l'Esprit Tournier, au sujet du spectre de la Courroirie, a été faite à cause des craintes de certains membres de la Société de photographie, qui croyaient la dite Société compromise par l'article et la gravure de l'*Echo du Merveilleux* du 15 juillet dernier, article que j'avais lu à son Président avant de l'envoyer et que celui-ci, avec le courage et la franchise qu'on lui connaît, avait approuvé comme étant l'expression de la vérité.

Cᵗ T.

LE PANIER ÉCRIVAIN

Le *Progrès spirite* reproduit la lettre de Mme Maria D... que nous avons insérée dans l'un de nos derniers numéros, et il la fait suivre des réflexions suivantes :

Assurément, les lecteurs du *Progrès spirite* ne trouveront rien d'extraordinaire au récit de ces phénomènes, bien connus dans le Spiritisme. Mais il était intéressant de relever cette communication d'une sincère catholique, correspondante de l'*Echo du Merveilleux* dont le Directeur, M. Gaston Mery, combat le Spiritisme presque dans chacun de ses articles.

Que répondra M. Gaston Mery à sa correspondante? Il croit, lui, que seuls, de mauvais esprits peuvent se communiquer dans les séances de Spiritisme: sa correspondante lui prouve le contraire.

M. Gaston Mery affirme qu'il est impossible aux spirites de fournir des preuves de l'identité des esprits qu'ils évoquent : Mme Maria D. rétorque encore cet argument.

Le Directeur de l'*Echo du Merveilleux* va-t-il enfin s'avouer convaincu de la réalité du Spiritisme comme les spirites le conçoivent? Pas le moins du monde, ou nous serions fort surpris. On peut entasser preuves sur preuves, phénomènes sur phénomènes ; montrer le côté élevé, parfois sublime, des communications d'outre-tombe : rien ne prévaut, dans certains esprits courbés par la discipline ecclésiastique, sur le dogme auquel ils se soumettent, fût-il puéril, fût-il monstrueux comme la croyance aux *Peines Eternelles*. C'en est donc fait, malgré les nombreuses expériences où les bons esprits interviennent d'une façon manifeste, M. Gaston Mery continuera à dire que, seul, le Démon est l'interlocuteur des spirites.

Et, en vérité, si ce n'était le Démon, qui serait-ce? Les âmes des hommes de bien décédés? Mais elles sont en Paradis. Les âmes intermédiaires qui ont encore quelques fautes à réparer? Mais elles sont en Purgatoire. Les êtres mauvais, couverts de crimes (ou qui ont une seule fois manqué la messe le dimanche et sont morts sans confession)? Mais ces âmes-là sont sous la domination éternelle de l'éternel réprouvé. Dès lors, aucune catégorie d'Esprits ne peut être évoquée par les spirites, et, puisque les « bons anges » ne se communiquent pas en dehors de l'Eglise, seuls les « mauvais anges », les démons s'entretiennent avec les spirites, qu'ils s'efforcent de tromper en prenant des airs vertueux.

Voilà la logique de l'enseignement de l'Eglise. On la trouvera plutôt faible. Des conducteurs de l'espèce humaine, des professeurs de théologie, des journalistes, écrivains non sans talent, restent enlysés dans cette ornière, d'où rien ne les fera sortir.

Et ils continuent à décrier le Spiritisme qui vient montrer aux âmes le chemin de la perfection, le seul qui conduise vraiment à Dieu. Ils nient, discréditent ou dénaturent ces phénomènes psychiques qui les enveloppent, les pressent de toutes parts et viennent, par la sommation du fait, dissiper les mystères religieux, faire briller d'un nouvel éclat la pure doctrine de Jésus. Ce flot montant du Spiritisme, qui menace de les submerger, ils essayent de l'endiguer avec leurs toiles d'araignée, ou de l'absorber en y puisant avec des coquilles de noix. Ils feignent de prendre le déluge universel pour une ondée... Grand bien leur fasse!

Ces réflexions auxquelles nous ne répondrons point, car nous avons vraiment mieux à faire, valaient tout au moins d'être citées à titre de curiosité.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Nancy, le 18 juin 1901.

Monsieur,

L'*Echo du Merveilleux* du 15 janvier reproduit sous la rubrique : *A travers les Revues*, une communication faite par M. Drouville à la Société d'études physiques de Nancy. « Voici, dit l'article, le compte rendu des séances hebdoma daires de cette société d'études depuis le mois de mai dernier. »

Il s'est glissé dans ces lignes une erreur dont la rectification a son importance. Ce n'est pas dans des séances de la Société qu'ont eu lieu les expériences dont il est question, mais dans un petit groupe d'études dont les membres font partie de la Société.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués.

Le Président :
Dʳ A. Haas.

Le Gérant : Gaston Mery.

Impr. Jean Gainche, 15, r. de Verneuil. Paris.
Téléphone 215-10.